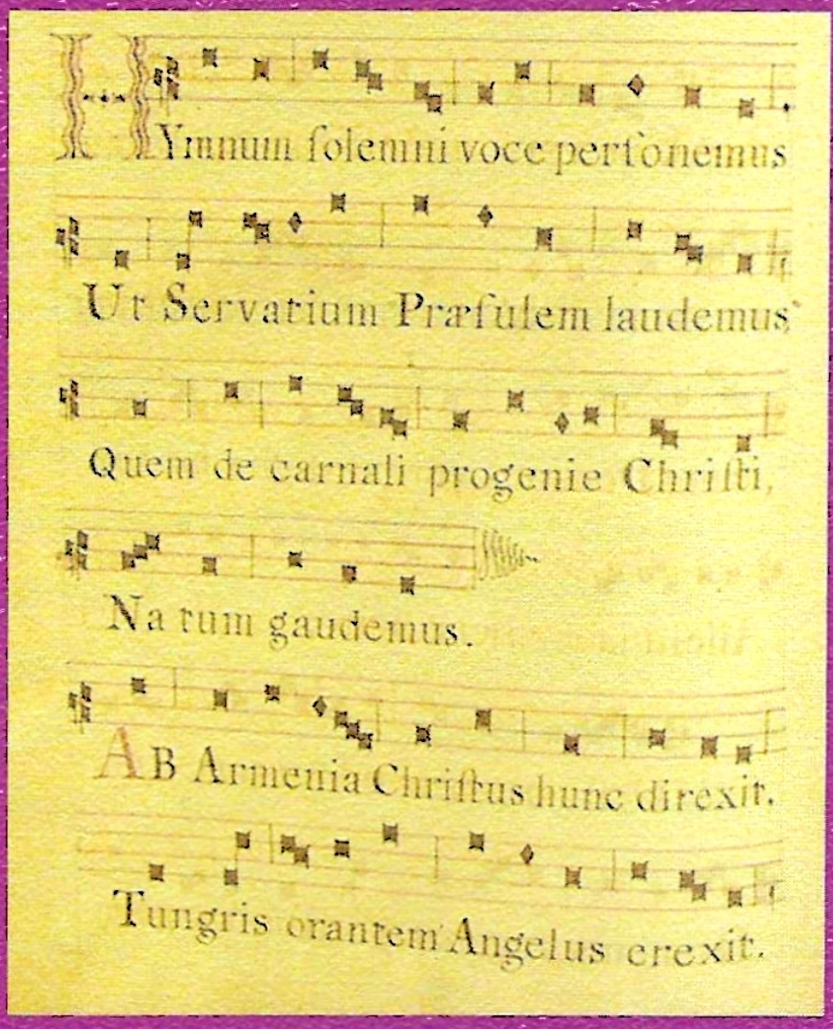Georges K. Ĥaïkian

# Saint Servatius d'Arménie




# 1er évêque de Maastricht

*Trésors d'Arménie*

# Saint Servatius d'Arménie

—

1er Evêque de Maastricht

Nous tenons à remercier tout particulièrement l'abbé Sigismond Tagage qui a consacré le début de sa vie à l'édification d'autrui par l'enseignement et la prêche, et qui à présent, se voue à la vénération de Saint Servatius.

Régis de la Haye, archiviste paléographe et professeur d'Histoire de l'Eglise au séminaire du diocèse de Roermond, qui par la précision de ses travaux et sa sympathie nous a aidé à clarifier bien des problèmes.

Leur concours actif a largement facilité nos recherches, in Sancti Servatii honorem !

Mais aussi Anne Richard et M.L. Foucart de la Bibliothèque Royale de Belgique, Geneviève Desmas, Conservateur à la Bibliothèque Municipale de Valenciennes, Reiner Nolder Directeur des Archives Nationales de Trèves, J. Luijten conservateur au Centre Céramique et H.L Cox de l'Université de Bonn.

Georges K. Ñaïkian

# Saint Servatius d'Arménie

—

# 1er Evêque de Maastricht

Trésors d'Arménie

Couverture : extrait du manuscrit 175 des Archives Royales du Limbourg, archives du chapitre de Saint-Servatius, p. 24.
Photographie p. 35 : Il nous a été impossible de joindre le photographe.

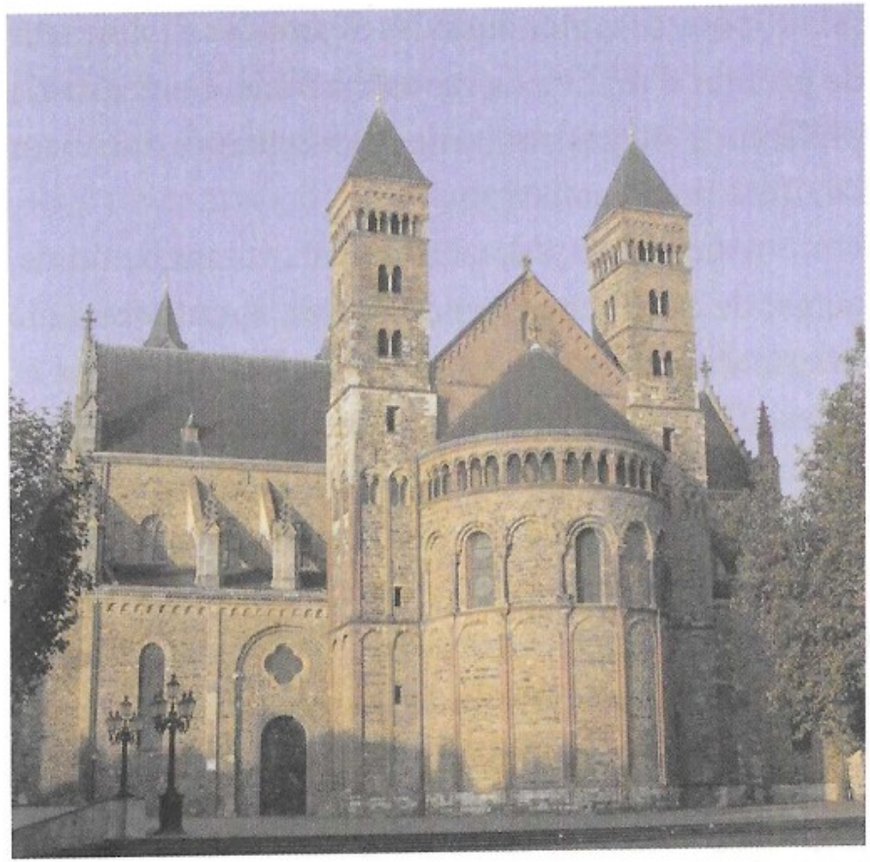
Il a été imprimé du présent ouvrage
cette édition spéciale,
en l'honneur de la fête de Saint Servatius,
le 13 mai à Maastricht.

© Trésors d'Arménie
1, Bd. de l'Helvétie, Marseille 12ème.
Avril 2002
Dépôt légal Mai 2002
ISBN : en cours

Je dédie ces lignes illustrées
aux enfants de mon peuple
partis féconder des terres lointaines.
Et plus spécialement à Maxime Yevadian
et Antranig Berberian,
ces purs produits du pays d'Arménie
qui m'ont aidé, poussé à écrire
après des années de découragement.

# 1

# *Maastricht :* Importance du site



1. Basilique Saint Servatius de Maastricht XI[e] s.

Les hasards de l'Histoire font que des villes, relativement secondaires par leur importance démographique, économique ou culturelle voient, à l'occasion d'un événement politique, leur nom projeté au premier rang de la scène internationale.

San Stefano, San Remo, Rapallo, Locarno - villes d'eaux- sont, ainsi, sorties d'un anonymat relatif pour combler aussi les désirs des diplomates de profiter d'un lieu de repos agréable -balnéaire de préférence- ou gastronomie et mondanités atténuent l'aridité des discussions.

Avec Sèvres, Yalta, Cankoun... autant de noms, autant de conférences ou de traités, aboutissements pragmatiques et provisoires pour les politiciens et sujets d'examens pour des générations d'étudiants.

A la fin du XX$^{e}$ siècle et en ce début de XXI$^{e}$, c'est à une ville des Pays-Bas d'occuper la première place : *Maastricht.*

Dans cette cité était signé, le 7 février 1992, un traité qui devait donner le départ d'une nouvelle Europe basée sur une monnaie unique.

Accepté par les principaux États de notre continent, prétexte à des polémiques acerbes jusqu'à nos jours, objet d'un référendum en France durant lequel



Président de la République, Premier Ministre et politiciens célèbres devaient durement s'affronter, cet accord excitait l'imagination des mass médias.

Les journalistes clamaient, haut et fort, qu'il y avait des Maastrichtiens et des Anti-Maastrichtiens, un Avant et un Après-Maastricht.

Les uns promettaient, en cas de ratification, un avenir radieux pour des nations divisées devenues... Etats-Unis d'Europe.

Les autres prédisaient les plus sombres perspectives pour un continent passé aux mains de technocrates ou de gnomes financiers siégeant à Bruxelles, Luxembourg, Strasbourg ou Francfort.

De toute façon, dès le début, cette ville posait problème, pour tous les politiciens de droite ou de gauche qui, ignorant les subtilités de la langue hollandaise, passaient des heures à apprendre une prononciation correcte !

Et avant d'aborder le fond du sujet, on les voyait lors de manifestations publiques ou télévisées -et dès leur premiers mots- trébucher sur les deux dernières syllabes de Maastricht devenant... tricte, trichte, et même triste au lieu d'un trill de la langue donnant un léger chuintement mêlé à un

doux bruissement. Notre ville s'en moquait, elle qui, devenant symbole, voyait son nom assuré de pérennité.

Elle marquait le point de départ, non seulement d'une monnaie unique, mais d'une Union Économique et Monétaire (UEM), d'une Banque Centrale Européenne (BCE), d'une Politique Etrangère et de Sécurité Commune (PESC), de la transformation de la Communauté Économique Européenne (CEE) en Union Européenne (UE)[1].

Dès lors, la capitale du Limbourg pouvait passer le relais à une agglomération plus trépidante, Amsterdam et retrouver calme et tranquillité, sans manquer de se rappeler, de temps en temps, à notre bon souvenir.

De janvier 1999 à février 2002, son nom va être attaché à une longue agonie et à la mort de monnaies prestigieuses, plus que centenaires : Francs, Marks, Escudos, Pesetas, Drachmes, et autres Florins. Événement unique et dramatique. On se demande quelle est la monnaie dont le décès va entraîner le plus de regrets et de larmes.

Le Mark ? Qui, après une descente aux enfers, en 1923, se chiffrant par une dépréciation de



milliers, de millions et de milliards d'unités, devient la monnaie la plus forte de ce pannel et référence pour les pays d'Europe Centrale et les Balkans.

Les Escudos ? Les Pesetas ? Les Florins ? Ces moyens d'échanges d'hardis navigateurs, commerçants et conquérants qui, Portugais, Espagnols, Néerlandais sillonnaient toutes les mers du globe et parcouraient tous les continents.

Le Franc ? Qui doit son nom à une souscription publique, en 1360, aboutissant à la libération (la franchise) de Jean le Bon, roi de France. Qui pendant 200 ans, du XVIII$^{e}$ au XX$^{e}$ siècle, va refléter la prééminance de la puissance économique française. Mais qui va avoir la consolation de perdurer grâce aux territoires d'Outre-Mer ou d'anciennes colonies. Quel retournement de situation !

La Drachme ? Situation certainement la plus dramatique, digne d'une tragédie grecque, puisque ce nom fut donné, dès les premières années de la création de la monnaie en Asie-Mineure, à cet objet pratique d'échange . Il y a plus de 2500 ans !

Le 1$^{er}$ janvier 2002 ayant crié haut et fort : «nos monnaies prestigieuses sont mortes, vive

l'Euro», Maastricht saura-t-elle marquer une ère nouvelle et radieuse ?

Certains vont déjà plus loin. Allégrement, le 28 octobre 2000, un ministre français Jack Lang[2] ne se prononçait-t-il pas pour un Maastricht de l'éducation, aboutissant à des diplômes uniques pour tous les étudiants d'Europe? Quelle revanche pour une cité qui était oubliée par le Sud de l'Europe, moins d'une décennie avant le début de notre millénaire.

Et pourtant...

Superbement ignoré par les Méridionaux, le lieu était parfaitement connu déjà avant notre ère par les bateliers, les commerçants de l'Europe Septentrionale qui empruntaient le cours de la Meuse pour un fructueux trafic. Ils trouvaient là un gué et probablement, parlant entre eux, ces voyageurs désignaient l'endroit par «ad trajectum Mosam» qui, d'après l'opinion de doctes toponymistes, allait se contracter en «Tricht» du «Maas».

*Dès lors, Maastricht, pour celui qui se penche sur elle, cesse d'être insignifiante.*

N'est-elle pas une belle ville ancienne, la plus



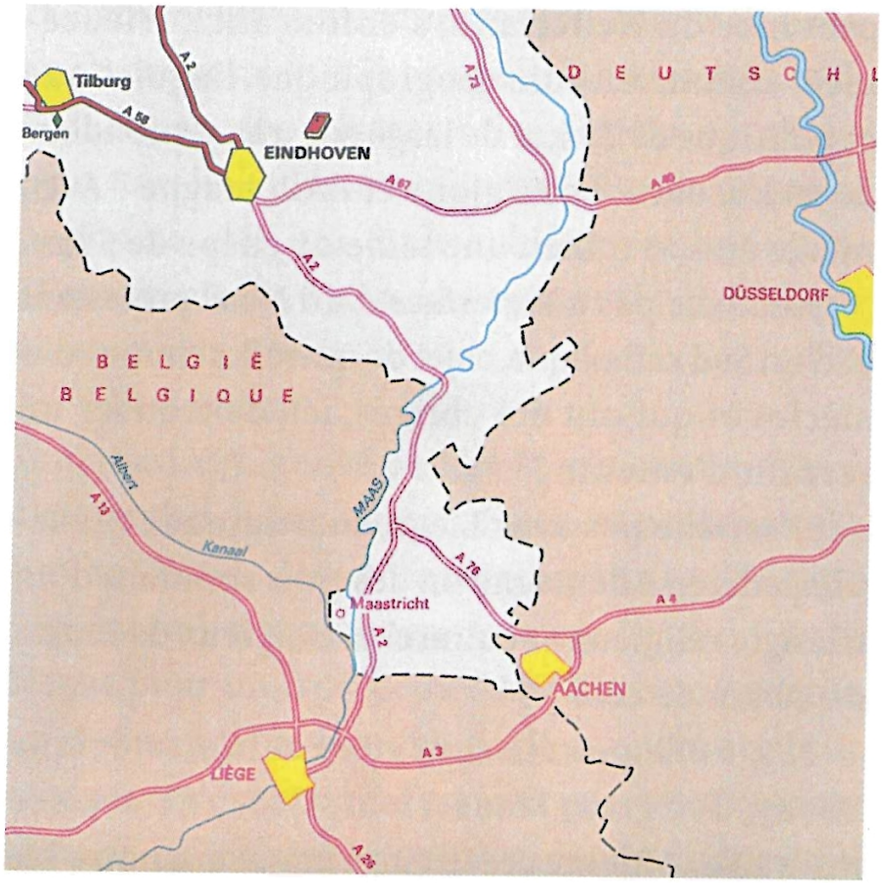
vieille des Pays-Bas où les Légions romaines tenaient garnison ?

N'est-elle pas la capitale du Limbourg, une province du Nederland, s'enfonçant curieusement comme un coin géographique, linguistique et politique de 20 km de large sur une profondeur de 40 km entre la Belgique et l'Allemagne ? Avec même en son milieu une taille de guêpe de 5 km.

N'est-elle pas à l'interface d'un Nord protestant et d'un Sud catholique, objet de querelles durant des siècles et qui ont été obligés, ici, de trouver un terrain d'entente ?

N'est-elle pas avec Liège, en Belgique ; Aix-la-Chapelle, en Allemagne un des trois sommets d'un triangle religieux et culturel prestigieux de moins de 60 km de côté ?

N'a-t-elle pas été sur cette route stratégique Bavay, Tongres, Maastricht, Cologne à visée militaire évidente créée vingt ans avant notre ère par Agrippa pour couvrir le flanc nord-ouest de l'Empire Romain ? Cette «Via Regia» que des commerçants avisés allaient utiliser plus tard pour amener d'innombrables marchandises de la Manche au Rhin, Maastricht se trouvant ainsi à




2. Carte du Limbourg.



l'intersection de cet axe routier est-ouest et d'une voie nord-sud sur la rive occidentale de la Meuse, dont l'importance et l'ancienneté viennent d'être démontrées par des recherches archéologiques récentes[3].

N'a-t-elle pas été une villa des rois mérovingiens Childebert II, à la fin du VI[e], Childéric II à la fin VII[e], qui en firent un centre de district : districtis Trectis[4], un lieu de résidence occasionnel des rois carolingiens puis, de plus en plus privilégié, des empereurs germaniques : les Ottoniens, les Saliens et les Staufens.

N'a-t-elle pas défrayé les chroniques militaires de la dernière guerre et en des temps plus anciens :

En 1673, tenu en échec par les Hollandais et leurs eaux qu'ils savaient si bien maîtriser, Louis XIV devait se rabattre sur notre cité du Nord. Lors du siège mémorable -que des textes, des tableaux, et jusqu'à des bas-reliefs sur la porte Saint-Denis ont immortalisé, il aurait déclaré que la possession de Maastricht lui était plus chère que celle de Paris. Devant son roi, Vauban allait mettre en pratique, ici, de nouvelles techniques militaires consignées dans son traité «L'Abrégé alphabétique pour

ayder à l'intelligence du plan des attaques de Maastricht, contenant ce qui s'y est passé de plus considérable». Grâce à un système de tranchées, il devait amener son artillerie au plus près de la muraille et ouvrir un brèche fatale, à la fois à notre ville forteresse et à un personnage illustre venu évaluer les dégâts avec ses compagnons. D'Artagnan, l'un des Mousquetaires de légende d'Alexandre Dumas -et qui à bel et bien existé sous le nom de Batz-Castelmore- avait fait un long parcours avant de venir en ces lieux. Né, en 1611, dans le petit château de Castelmore dans l'Armagnac lointain, au service, tour à tour, de Mazarin et de Louis XIV, ayant survécu pendant 33 ans de service militaire à des sièges nombreux et périlleux à Arras, Aire, Bapaume, Perpignan, Stenay, Condé, Valenciennes notre Mousquetaire devait mourir sous les murs de Maastricht, le 25 Juin 1673[5].

Au milieu du XVIII[e] siècle, c'est au tour du Maréchal de Saxe de venir en ces lieux.

En 1747, malgré ses victoires de Lauffelt et de Raucoux, l'un des plus grands capitaines de l'histoire n'osa attaquer tout de suite «Maastricht, ce fameux boulevard des Pays-Bas,



aussi formidable par sa situation que par les fortifications immenses que les Hollandais y ont ajoutées» et qui «servait depuis trois ans de principale place d'armes et de rendez-vous général aux troupes alliées».[6]

Et c'est, en 1748, qu'une «place si respectable», d'«une force imposante» et qui commandait au cours de la Meuse fut conquise par un «maître de l'art, aussi habile et aussi expérimenté que Monsieur le maréchal général» malgré «toute les difficultés» qu'il connaissait[7].

En 1794, c'est au nom de la Révolution Française que Kléber allait prendre la ville qui, durant une vingtaine d'années, allait entonner par moment «l'air valeureux français» rédigé par un certain citoyen Laurent[8]:

«Jeunes Maestrichtois,
Ecoutez la voix,
De l'honneur qui vous crie :
Armez tous vos bras
Volez au combat
Servez votre Patrie
Courrez vous placer dans les rangs
Des Français dont vous êtes frères...»



3. Statue de d'Artagnan, à Maastricht, non loin des remparts qui virent sa dernière mission.



La ville resta française sous Napoléon I[er] et lors de l'abdication de celui-ci le général en chef français devait proclamer, le 23 Avril 1814[9] :

> «Nous avons défendu jusqu'à ce jour la place de Maestricht, au nom de l'Empereur Napoléon. Il vient d'abdiquer la souveraineté ; nous sommes d'après cet acte déliés de nos sermens. Louis XVIII étant appelé par le vœu unanime de la nation au trône de France, au trône de nos Pères, c'est aujourd'hui pour ce monarque légitime que nous portons les armes. Ce ne sera désormais qu'au nom de sa majesté Louis XVIII, et par ses ordres que la Place de Maestricht sera conservée ou rendue.»

C'est le Congrès de Vienne (1815), avec Metternich et les Anglais, qui eut le dernier mot: Maastricht et le Limbourg retournèrent aux Pays-Bas jusqu'à nos jours. Malgré quelques avatars de l'Histoire : annexion par les Belges lors de leur révolution, incorporation à la Confédération germanique pendant le deuxième tiers du XIX[e] siècle et l'occupation hitlérienne, pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Après toutes ces péripéties politiques et guerrières, après avoir exploité les mines de charbon du Limbourg, s'être considérablement enrichie avec le tissage, la teinture et le négoce de draps de qualité, Maastricht n'a-t-elle pas réussi à tourner la page et à se reconvertir avec succès dans la céramique, le tourisme et bien d'autres domaines.

N'est-elle pas, à présent, une belle agglomération moderne bourgeoise et opulente doublée d'une ville ancienne d'un cachet original où il fait bon vivre, étudier, flâner.

Mais tout cela n'est rien !

Devant un événement qui devait se produire ici, il y a plus de 1600 ans, marquant le destin de cette ville, de tout un pays et de toute l'Europe du Nord.



A Maastricht, encore largement païenne, venue de la Belgique actuelle - de Tongres- se fixait un ecclésiastique qui allait en devenir le chef religieux :

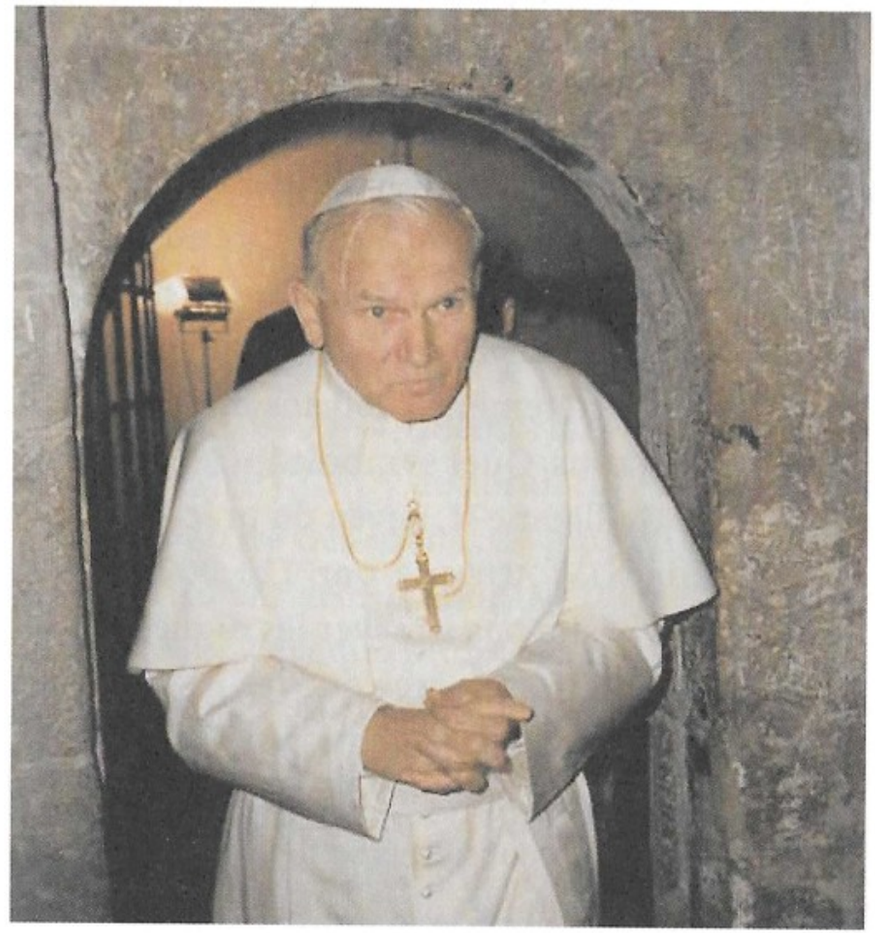
*Le 1er évêque de Maastricht*
*Il s'appelait Servatius*
*Il était Arménien !*

Il allait christianiser les Pays-Bas et fixer la fondation spirituelle d'une nation sur des bases si solides que plus de mille ans plus tard un petit peuple poussé par une foi ardente allait vaincre, tour à tour, les troupes de Philippe II, empereur d'un État sur lequel le soleil ne se couchait et Louis XIV le Roi Soleil.

# 2

# *Servatius :*

## *Importance de sa vénération.*



4. Le pape Jean-Paul II sortant de la crypte dans laquelle repose Saint Servatius.

Les Néerlandais ne se sont guère trompés sur l'origine de leur grandeur. Ayant des qualités individuelles incontestables, ils ont su choisir pour les diriger des chefs d'exception :

Guillaume I[er] de Nassau dit «Le Taciturne» qui battit les troupes espagnoles mêlées aux mercenaires innombrables et aguerris de tout le Saint Empire Romain Germanique. A qui est attribué cette proclamation célèbre : «Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer». Ce «taiseux» qui ne parlait jamais pour «ne rien dire» allait se taire à jamais, en 1584, très exactement, 1200 ans après la mort de Saint Servatius. Quel symbole !

Guillaume II, neveu du précédent, qui battit Louis XIV. Attaqué par 120 000 soldats Français il n'hésita pas à crever les digues de son pays, à innonder des terres que les Néerlandais avaient mis des siècles à gagner sur la mer et à fertiliser péniblement. Sacrifice suprême qui obligea le roi de France à reconnaître sa défaite en signant le traité de Westphalie.

De Witte, homme d'état à l'incorruptibilité légendaire, organisateur méticuleux et



infatigable, un des artisans de l'indépendance des Pays-Bas. Et surtout l'un des rares démocrates véritables et emblématiques dont l'humanité peut s'enorgueillir.

Et pourtant...

Malgré leurs qualités nombreuses et leurs contributions majeures à la grandeur de leur pays, aucun de ces chefs n'atteint la célébrité de Saint Servatius. Depuis sa mort, en 384, et malgré les avatars de l'Histoire, le premier évêque des Pays-Bas a vu sa réputation sans cesse s'amplifier.

***Vénération au temps des rois Mérovingiens.***

Dès le V[e] siècle, une «cella memoriae», une chapelle funéraire, faite de planches attire des foules de plus en plus nombreuses. Un pas décisif pour la vénération va être franchi avec l'évêque Monulfus qui, vers 570, va édifier «avec beaucoup de soins» un sanctuaire majestueux, le «templum magnum». Grégoire de Tours[10], le «Père de l'Histoire de France» qui relate l'événement ajoute qu'on y fit la translation du corps du saint qui «aujourd'hui est illustre pour ses grands miracles.»

On peut, raisonnablement, penser que les rois mérovingiens ne pouvaient qu'emboîter le pas de leurs sujets pélerins, même si nous n'en trouvons nulle mention. Dès la fin de leur dynastie le mouvementde vénération va s'amplifier sous les carolingiens.

Au début du VIII[e] siècle les abbayes de Fontenelle, près de l'embouchure de la Seine et Saint Riquier, près d'Abbeville, reçoivent des reliques[11].

***Vénération des rois Carolingiens.***

Et une légende populaire va prendre corps : Charles (Martel) aprés une victoire décisive sur les Arabes le jour de la fête de Servatius aurait attribué à l'intervention céleste du saint tout le mérite de son exploit et ordonné de construire, à Maastricht, une église encore plus importante, digne de son sauveur.

Une croyance profondement ancrée, puisqu'un millénaire plus tard les chanoines envoyaient la supplique suivante à Louis XIV[12] : «Que de très ancien temps les rois et princes vos prédécesseurs avaient eut la dite église (...) en très singulières recommandations pour les mérites du



grand Servais par lesquels la France aurait autrefois remporté une glorieuse et importante victoire, le premier dimanche de juillet, sur les infidèles, recognue par le prince Charles Martel par diverses réparations et ornements (dont encore aujourd'hui s'en célèbre une fête annuelle dite le Triomphe de Saint Servais.) (...) Que le Roy Charlemagne y aurait adjouté une grand et splendide ouvrage.»

Des divergences devaient naître et se perpétuer jusqu'à nos jours sur l'identité véritable de ce Charles. Pour les uns Martel, pour les autres Charlemagne ou, plus vraisemblablement, Charles de Lorraine.

Excellente occasion de créer un terme dorénavant utilisé en histoire : la loi de concentration ou de transfert épique (la personnalité la plus célèbre se voyant attribuer tous les hauts faits de ses prédécesseurs et successeurs jugés moins brillants.)

Malgré la controverse, le fait est que les fouilles archéologiques récentes ont dégagé «des murs et des fondations en partie démolis» et montré qu'après la démolition complète de l'église précédente on avait construit, au VIII[e] siècle, une «Basilica». Dans une étude récente en cours de parution

Titus Panhuysen et Régis de la Haye notent «qu'à l'époque de Charles Martel l'église Saint Servais fut, effectivement, reconstruite comme le prouve la découverte, lors des fouilles de 1981-1989, d'une grande basilique du VIII[e] siècle totalement inconnue et d'un plan pratiquement complet»[13].

Deux faits marquent profondement cet hommage et cette vénération particulière des Carolingiens.

Dans le roman d'Acquin, ce poème épique si populaire du Moyen Age, on voit Charlemagne s'élancer à la conquête de la Bretagne contre le «roy sarazin nommé Acquin», y fonder une chapelle dédiée à Saint Servan dont la vie est largement relatée[14] :

1985"Saint Servan, sere, dist Charles le Sene,
Veroy martin, cousin de Dame Dé,
De par la Virge qui Jhesu a porté,
Sere, vous fuste de ceul saint parempte
Bien l'é ouÿ, quar l'un le m'a conté :
1990 Mere Marie fut Anne, pour certé
Don Dieu naquit le Roy de majesté :
Anne de damme, qui fut de grant bonté
Ot une seur de si grant nobilité...
Saint Servan sere, bon saint beneuré,
1995 Entre Egipte vous print ung amire»



Louis V, le dernier empereur de cette dynastie scellait par delà la mort cet hommage en reposant, à tout jamais, dans la crypte de son saint patron.

***Vénération des Empereurs Germaniques.***

Dès le X[e] siècle, c'est au tour des Empereurs Germaniques de porter en ces lieux leurs pas de pèlerins. Ils viennent ranimer leur flamme spirituelle sur les cendres de ce soldat du Christ de moins en moins inconnu.

Après les fondateurs de la dynastie : Henri I[er] L'Oiseleur (918.936) et Otton I[er] (936. 973), vont se succéder en un pieux pèlerinage les Henri, les Otton, les Conrad qui vont remplir les chroniques du Moyen Age :

Otton II (973.983), en 974[15]
Henri II (1002.1024), en 1003[16]
Conrad II (1024. 139), en 1038[17]
Henri III (1039.1056), en 1039[18]
Henri IV (1056. 1106), en 1066[19]
Henri V (1106. 1125), en 1110[20]
Lothaire III (1125. 1137), en 1128[21]

Conrad III (1138.1152), en 1139[22]
Frédéric I (1152. 1190), en 1154 et 1166[23]

Ils constituent un registre impressionnant de célébrités, digne de celui des visiteurs contemporains à l'Arc de Triomphe de Paris.

A la différence notable que leur but essentiel était la dévotion et circonstancielle les règlements des questions d'Empire, tandis que c'est à l'occasion d'un voyage politique que les chefs d'Etats actuels s'inclinent sur la tombe du Soldat inconnu.

Deux souverains, non des moindres, ne vont pas se borner à une visite et à une vénération in situ.

Otton I[er], Le Grand, qui arrêta l'expansion des Slaves et des Magyars et qui assura la création de la future Allemagne va amener à Quedlinbourg, sa principale résidence royale, des reliques de Servatius. Répondant aux vœux de Mathilde, sa mère, il fait construire, en 966, un monastère où une seconde Mathilde, sa fille, va devenir abbesse. Ayant déjà reçu, vers 947, un «privilège» du pape Agapet II[24], Quedlinbourg va constituer, ainsi, un nouveau centre de vénération de Servatius.



Henri III qui fit construire, à Goslar, le Kaiserpfalz, ce palais impérial «la plus vaste construction profane» de la première partie du XI[e] siècle, resté intact jusqu'à nos jours, résidence de onze empereurs, de 1030 à 1283 se devait de rehausser le privilège de son lieu de séjour privilégié. Il y amena de Maastricht des reliques de Servatius. Profondément pieux et partisan de profondes réformes religieuses, partie prenante de la «querelle des investitures», il se devait de construire la cathédrale où son cœur est conservé jusqu'à nos jours et de proclamer Servatius patron du monastère, en 1051, et de la ville, en 1053.

Quelle destinée fabuleuse que celle de ce saint né en Persarménie, à des milliers de kilomètres de là, devenant le protecteur tutélaire de Goslar futur lieu de naissance du Maréchal de Saxe, le plus grand capitaine militaire de son temps, et de Siemens, fondateur d'une lignée prestigieuse d'inventeurs et de capitaines d'industrie.

### *Vénération des Croisés et des Ordres Religieux*

Les pélerins allant en Terre Sainte, voyant les lieux occupés par des croyants d'une autre religion, rêvaient les uns de Charles Martel vainqueur des Arabes à Poitiers, les autres d'un Charlemagne combattant les Sarrasins en Espagne ou en Bretagne.

Et très naturellement eux et les réalisateurs de leurs aspirations, les preux chevaliers allant combattre en Orient, choisissaient Saint Servatius le patron de leurs deux paladins royaux comme «le Grand protecteur des Croisés»[25].

En 1099, Godefroi de Bouillon, le chef de la première Croisade arrivait en Palestine. Devenu le 1er roi Latin de Jérusalem il envoyait de là-bas à Maastricht de nombreuses reliques pour remercier Servatius de son aide céleste[26].

Cent ans plus tard, Frédéric Barberousse venait à son tour, par deux fois, s'agenouiller devant la sépulture du Saint Arménien. Avant son départ pour la IIIe Croisade se doutait-il qu'il allait connaître de près les frères de sang du saint patron, profiter pleinement de leur aide et mourir noyé dans les eaux du Selef en pleine Petite



Arménie ? Avant de mourir, en reconnaissance de tous les services promettre couronne et couronnement au prince d'Arménie que son fils Henri VI et l'archevêque de Mayence, légat du pape, allaient concrétiser en l'an de grâce 1199.

Deux ordres religieux vont se distinguer dans la vénération de notre saint patron.

Les Hospitaliers, nés en Terre Sainte ne se contentaient pas de panser les blessures et les maux des pèlerins et des autochtones. Ils construisaient des églises et, très souvent, ils y établissaient le culte de Servatius, jusqu'à Virecourt dans la lointaine Meurthe-et-Moselle[27].

Pour l'ordre des Prêcheurs -les Dominicains- un tel évangélisateur était parfaitement indiqué pour devenir, en 1330, un de leurs saints patrons[28].

Dans un manuscrit de Bucarest, publié en 1902 par l'Académie Nationale de Roumanie, se trouve un recueil à l'usage des prêcheurs. Curieusement, pour agrémenter leurs discours chrétiens s'y trouve un exemplum intitulé le «Sermon de Servatius contre les Huns», que nous publierons dans notre prochaine édition complète.

### *Vénération aux temps modernes*

Point de répit, dans le temps, pour la vénération. Après le Moyen Age, c'est au tour de Charles Quint et de Maximilien d'Autriche de venir, à Maastricht, en humbles pèlerins contempler les saintes reliques et obtenir par delà les restes charnels l'aide de l'Esprit immortel du Saint Homme.

Un navigateur français célèbre va porter jusqu'au Canada le renom de Servatius. En 1534, envoyé par François Ier pour explorer le nord du Nouveau Monde, Jacques Cartier débarque au Labrador et pour remercier le ciel de lui avoir accordé une traversée de l'Atlantique sans encombre, il baptise Saint Servan, la baie d'accueil et construit le port de Saint Servan et une église de son nom, oubliant manifestement Saint Malo où il était né[29].

En 1985, pour le 1600e anniversaire de la mort de Servatius et de la christianisation des Pays-Bas, ce fut au tour de sa sainteté le pape Jean Paul II de s'agenouiller et de méditer dans la crypte de la basilique de Maastricht. Depuis, des églises de pays divers reçoivent, comme coupé au microtome,





5. Le Pape Jean-Paul II, en 1985, se recueillant sur le cénotaphe de Saint Servatius.

une pellicule d'un os du saint pour être scellée dans leurs murs.

***Vénération populaire*** C'est à une véritable explosion de ferveur populaire qu'on assiste, au XII[e] siècle, à la fin du Moyen Age et au début des temps modernes.

Des églises, des villes de plus en plus nombreuses veulent posséder une figuration, une relique du saint.

Tous les corps de métiers s'affairent pour créer des joyaux d'orfèvrerie, des statuettes, des fresques ou des vitraux représentant Servatius[30].
De la longue liste de M.Zender de 425 lieux[31] - plus un additif de 20 avant l'impression de son livre, nous relevons des noms qui sont plus particulièrement connus des Français :
*En Allemagne* : Aix-la-Chapelle, Augsbourg, Bamberg, Bonn, Brunswick, Dortmund, Düsserdorf, Erfurt, Hambourg, Hanovre, Coblence, Cologne, Lübeck, Magdebourg, Mayence, Nuremberg, Sigmaringen, Spire, Trèves,... Goslar et Quedlinbourg.



*En Belgique* : Bruges, Bruxelles, Gand, Liège,... Tongres.
*Au Luxembourg* : la Capitale.
*En Hollande* : Utrecht,...Maastricht.
*En Suisse* : Saint-Gall, Zürich.
*En Italie* : Rome.
*En France* : Arras, Dreux, Lens... Saint Servan.
*En Pologne*: Cracovie, Wrosclaw (l'ancienne Breslau)
*En Ukraine* : Lvow
En dehors de Maastricht, résidence principale, et de Goslar, Quedlinbourg, résidences secondaires de ce véritable culte, quatre lieux méritent une mention spéciale :

Cologne qui possède pas moins de 16 sites -églises et autels- placés sous l'autorité spirituelle de Servatius ou se rappelant à nous par ses reliques.

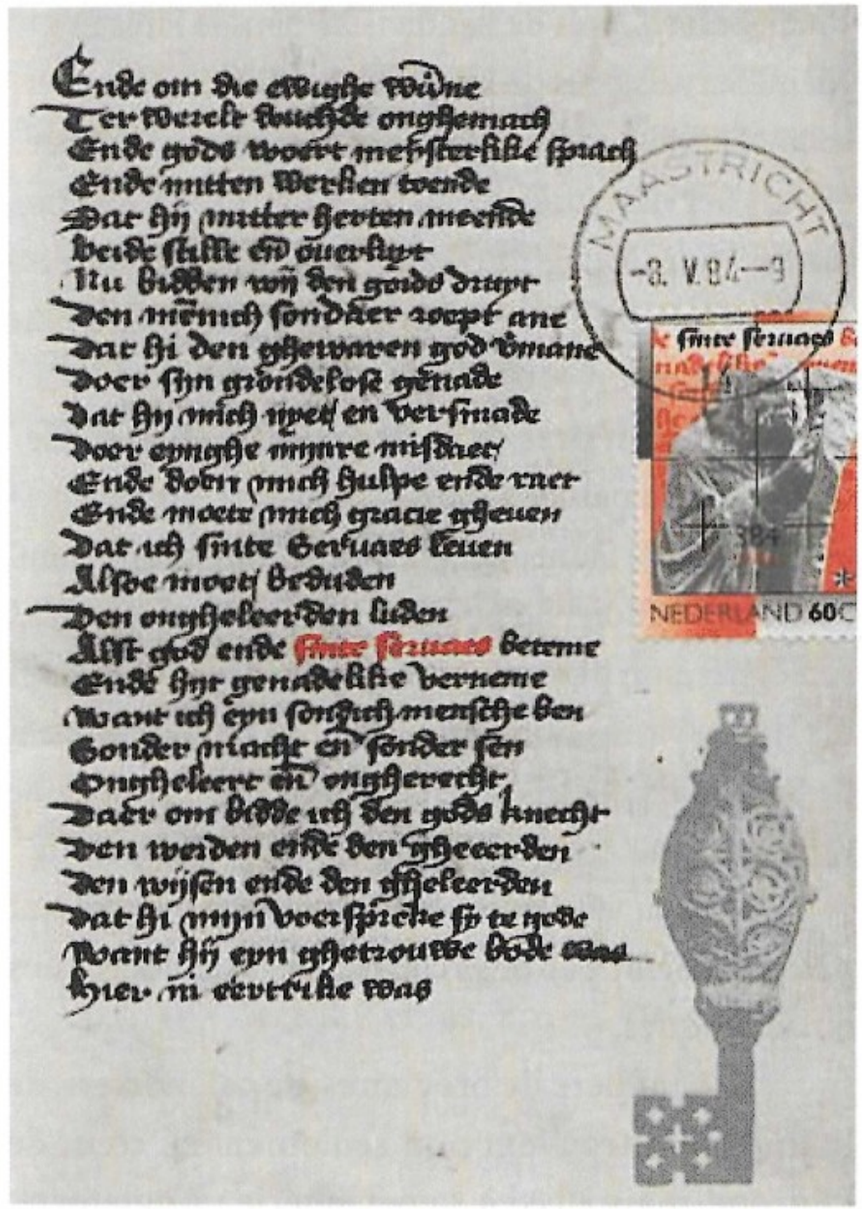
La région dite des Siebenburgen en Transylvanie à des centaines de kilomètres des Pays-Bas. Dans cette partie de la Roumanie, sept châteaux forts se sont placés sous la protection de Servatius avec des autels, des églises, qui lui sont dédiés avec des figurations de la sainte Famille et des textes liturgiques : Taterloch, Heltau, Brirthölm (vers 1515), Grossau

(vers 1498), Grossschenk (vers 1520), Hahnbach avec son puits Zerwes) Seichsich-Regen (avec son marché annuel le jour de la fête du saint).

Lvov dont les premiers habitants au milieu du XIII[e] siècle ont été des Arméniens. Cette ancienne Lemberg, opulente grâce à ses industrieux artisans et marchands Juifs et Arméniens, devenue tour à tour, polonaise, hongroise, autrichienne, russe et, à présent, ukrainienne qui choisit comme patron exclusif Servatius. Cette particulière distinction de la lointaine Lvov et des Siebenburgen est-elle la conséquence du fort ancrage de la migration allemande ou arménienne ? Aux chercheurs futurs de la déterminer.

Mais la palme de la vénération revient aux cités et aux églises bretonnes qui portent son nom :
-Saint Servais, près de Callac, dans les Côtes-du-Nord se signalant par son grand pardon où jusqu'à 10 000 pèlerins «secouaient la gelée avec leur bâton pendant la procession» du 13 mai.
- Saint Servais, prés de Pont l'Arbre.
- Saint Servais, prés de Guérande où se rassemblaient les pèlerins en route vers Maastricht au XVII[e] siècle.






6. Carte postale commémorant le 1600[e] anniversaire de la mort de Saint Servatius.

- Saint Servais, près de Landivisiau dans le Finistère.
- Saint Servais, près de Limerzel dans le Morbihan.
- Saint Servais, près de Plouneventer dans le Finistère.
- Saint Servant, près de Josselin dans le Morbihan, fondé par Charlemagne d'après le Roman d'Acquin où l'on trouve, en 1387, Sanctus Servacius et, en 1502, Saint Seran.
- Saint Servant près de Vannes dès le XII[ème] siècle.

Mais la palme des palmes revient, sans conteste, à la ville de Saint Servan, blottie tout contre Saint Malo, qui a choisi notre saint pour désigner la ville, son église, son patron, ses habitants devenus filles et fils de Servatius en portant le nom de Servatins et de Servanais et qui est le centre de cette épopée de Charlemagne - déjà cité : *Le Roman d'Aquin*[32].

Mais la vénération de Servatius ne se traduit pas seulement par des réalisations architecturales ou artistiques.

Des milliers de bréviaires, de calendriers, de litanies se retrouvent non seulement au cœur de l'Europe, mais aussi à sa périphérie : Angleterre, Danemark, Roumanie, Hongrie et jusqu'en



Espagne et dans la lointaine Finlande[33].

On baptise allègrement de son nom des enfants sur les bords du Rhin, de la Meuse et de la Moselle. L'abbé Campion a compulsé les registres paroissiaux et noté que les noms de baptême les plus anciens : Servatius et Servatia, en latin, devenaient Servan et Servanne quand les registres étaient écrits en français et latin, au XVI[e] ou exclusivement en français, au XVII[e] siècle[34].

Dans un travail considérable, Zender a relevé toutes les formes de prénoms, donnés à partir du nom de Servatius, dans les differentes contrées autour de la Lorraine. On note ainsi :

- Vacs, Fersz, Faituze, Servoys
- Fass, Servais
- Zyrfüsz, Serveratz, Servay
- Zerfas, Zervas, Zirpes

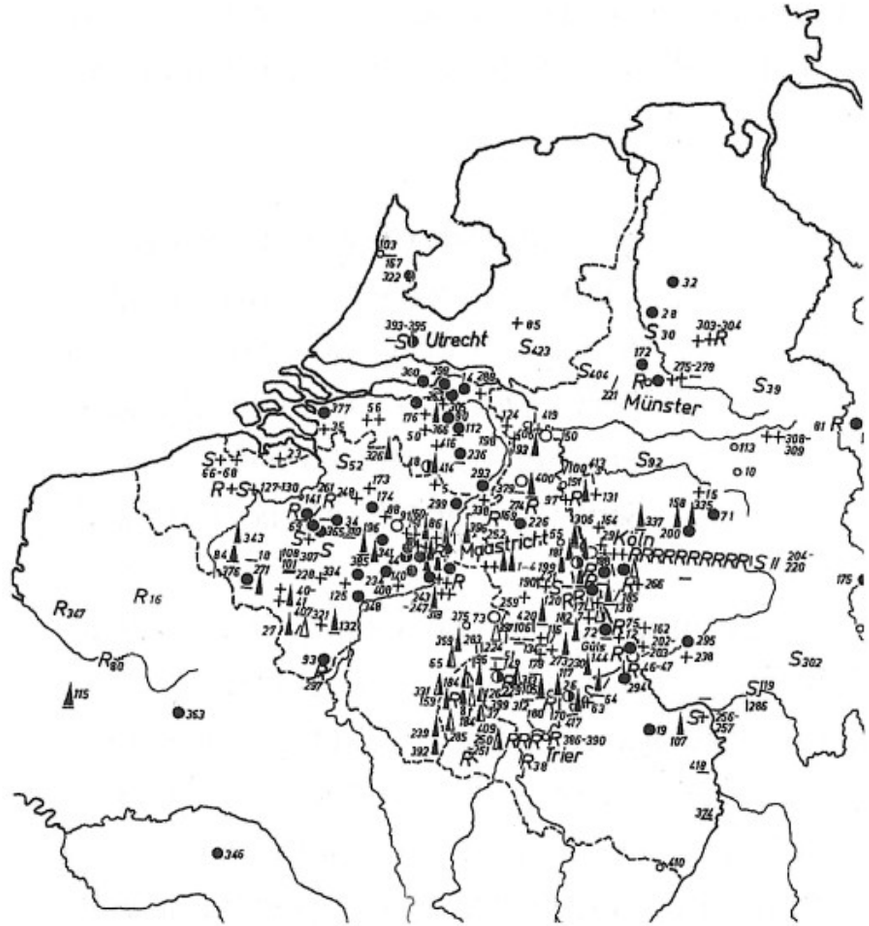
Die Nummern beziehen sich auf das Kultstättenverzeichnis

- ● Pfarrkirchenpatron
- ○ Nebenpatron einer Pfarrkirche
- ◑ Früher anderer, heute Servatius Patron
- ◐ Früher Servatius, heute anderer Patron
- ♚ Klosterpatron
- ♁♁♁ Vgl. bei Pfarrkirchen
- ▌ Patron einer Filialkirche oder Kapelle
- ▲▲▲ Vgl. bei Pfarrkirchen
- *R* Reliquie
- ○ Altarreliquie
- \+ Altar, Vicarie usw.
- I Statue, Abbildung
- / Bruderschaft
- — Volkstümliche Verehrung
- *S* Darstellung in Sippenbild



7. Carte de M. Zender représentant tous les lieux de culte de Saint Servatius.(à droite un agrandissement sur la région de Maastricht).





Plus extraordinaire encore, Zender a relevé des dizaines de noms de familles des registres nombreux et variés consultés aux quatre coins de l'Europe. Nous en donnons quelques exemples bien limités :

- Servantius de Cibenio, à Cracovie.
- Henrich Servas en 1433, à Dantzig.
- Servays en 1610, à Soumagne.
- Servaix en 1188, à Gouy-les-Pieton.
- Paul Servez en 1628, à Sedan.
- Servet brûlé en 1558, à Genève par Calvin.

Et pour clore nous laissons le mot de la fin à Boeren qui a consacré des centaines de pages d'études critiques à Servatius et qui nous a donné *Jocundus : Biographe de Saint Servais:*
«Nous ne nous enivrerons pas au point de vouloir embrasser d'un regard le développement du culte de Saint Servais, en général, et l'essor de son hagiographie, en particulier, qui demandent *des volumes».*[3]



# 3

# *Servatius :*
## Indigence des sources biographiques

Que savons-nous de Servatius ?

A-t-il vraiment existé, ou est-il un de ces personnages légendaires ou mythiques qu'un groupe crée et que le peuple pare de toute les vertus ?

A cette question l'abbé Campion auteur de *«S. Servatius: patron de Saint Servan»* a parfaitement répondu :

«Quand même on voudrait rejeter de l'histoire de Saint Servatius toute la partie de l'histoire comprise entre le V^e^ et le XI^e^ siècles quand même on écarterait Grégoire de Tours, Hériger, le Roman d'Aquin, les Chroniqueurs des abbayes de Lobbes, de Fulda, de Centulle, de Fontenelle et autres, les traditions écrites ou orales d'un grand nombre de monastères, paroisses ou églises de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de Hollande et de Rome, il resterait encore en sa faveur les Conciles, Sulpice Sevère, Saint Athanase et Saint Hilaire.»[36]



*Saint Athanase d'Alexandrie (296-373)*

Dans son «Apologie à l'empereur Constance» qui est «un chef d'œuvre en ce genre[37]», le patriarche mentionne un Sarbatios comme ambassadeur auprès de Constance. Mission délicate, s'il en fut, puisqu'il s'agissait de renouer le contact entre Magnence, assassin et successeur de Constant, empereur d'Occident et Constance, empereur d'Orient.

Témoignage d'autant plus précieux que venant d'un auteur dont «le style en est toujours clair et le ton proportionné aux sujets et aux personnes[38]».

*Sulpice Sévère (env. 363- env.410)*

Le «Salluste Chrétien»[39] signale dans son *Historia Sacra* la présence au concile de Rimini, en 359, de Servatius, évêque des Tongriens qui ne céda ni aux sommations, ni aux intimidations des Ariens, durant sept mois. Et fut le co-auteur avec Phœbade d'une déclaration dans laquelle Arius était totalement condamné[40].

Témoignage d'autant plus intéressant que consigné dans le «principal ouvrage d'Histoire Sacrée» réputé pour «l'élégance et la pureté de son style»[41].

En dehors de ces deux écrits provenant de deux personnages contemporains de notre saint, c'est la présence de Servatius aux différents conciles de la moitié du IV[e] siècle qui atteste l'authenticité de l'existence de notre saint.

*Jean Mansi (1692-1769)*

Grace à Mansi «l'un des prélats les plus savants du XVIII[e]»[42] et sa collection phénoménale de 31 volumes de l'histoire des conciles éditée à Florence, en 1757, et achevée après sa mort en 1779, nous savons que Servatius a participé aux conciles de Sardique, en 347[43], de Rome, en 352[44] et de Rimini, en 359[45].

Dès lors, il faut attendre deux cents ans pour avoir de nouveaux renseignements qui, hélas mêlent de plus en plus la légende à la biographie réelle et à des faits fort divers.



*Grégoire de Tours (540-594)*

Il connaît notre évêque de Maastricht sous le nom d'Aravatius et le cite dans deux livres distincts et un condensé de l'un d'eux.

Dans son histoire des Francs, notre évêque est décrit «d'une sainteté exemplaire, veillant et jeûnant, s'inondant d'une pluie de larmes à la pensée que les hérétiques allaient attaquer l'église de Dieu», projetant d'aller à Rome pour supplier l'au-delà d'épargner les Gaules. Mais en réponse s'entendre dire que «les Huns envahiront les Gaules comme une grand ouragan»[46].

Et l'évêque de Tongres -dans la future Belgique- quitte sa cité pour devenir le premier évêque de Maastricht -dans le futur Nederland. S'y fixer et y mourir[47].

Dans l'Epitome de l'*Histoire des Francs*, l'abrégé de cette Histoire, on voit les Vandales envahir les Gaules suivis pas les Huns. Malgré le départ à Rome d'Aravatius, évêque de Tongres qui veillant, jeûnant, priant tous les jours sur la tombe



8. Le Christ bénissant d'un même mouvement Saint Pierre et Saint Servatius.
Bas relief du XII[e] siècle, Basilique de Maastricht.



de Saint Pierre pour éviter le pire, s'entendre dire dans son sommeil que la décision du Trés Haut est irrévocable, qu'il rentre rapidement dans sa cité pour y mourir. Sans voir le Mal[48].

Dans un traité antérieur aux deux précédents, *La Gloire des Confesseurs* au chapitre 72 ayant pour titre : de Sancto Aravatio episcopo, le «Père de l'Histoire de France» parle de l'invasion des Huns, de la sépulture d'Aravatius, évêque de Maastricht «près d'un pont au bord d'une route». Et d'un miracle : «malgré l'abondance des chutes de neige le tombeau ne fut jamais mouillé». Et de comparer les «collines de neiges s'élevant sans cependant toucher le bord du monument», aux «murs d'eaux» entre lesquels Israël traversa la Mer Rouge. En foi de quoi, Aravatius est «véritablement considéré comme Israélite»[49].

Grégoire de Tours signale aussi l'augmentation de la dévotion nécessitant la construction d'un oratoire en planches qui tombant en ruine va entraîner «un grand temple» où la translation

du corps va provoquer de grands miracles[50].

De toutes ces premières sources historiques, il ressort que nous ne savons pas grand chose de la biographie de Saint Servatius.

Certes, il en va de même pour d'autres Saints et Martyrs de l'Eglise dont l'existence ne répond, parfois, à aucun critère historique.

Que savons-de Saint Patrick de cet évangélisateur de l'Irlande qui, un jour par an fait communier et festoyer une foule innombrable d'Irlandais, de Dublin à New York ?

Que savons-nous de Saint Denis Ier évêque de Paris, à qui est dédiée cette abbaye tout près de la capitale, où de nombreux rois de France ont été enterrés ? On ne sait même pas s'il a vécu au Ier ou IIIe Siècle.

Que savons-nous d'Ulfilas, ce traducteur génial de la Bible en gothique, à l'origine de la conversion et de la christianisation des tribus germaniques, sinon que ses parents étaient de Cappadoce, prisonnier des Goths ?

Mais les données légendaires sur des centaines de saints hommes de l'Eglise et leurs



miracles supposés ou réels sont de loin plus riches et plus exaltantes?

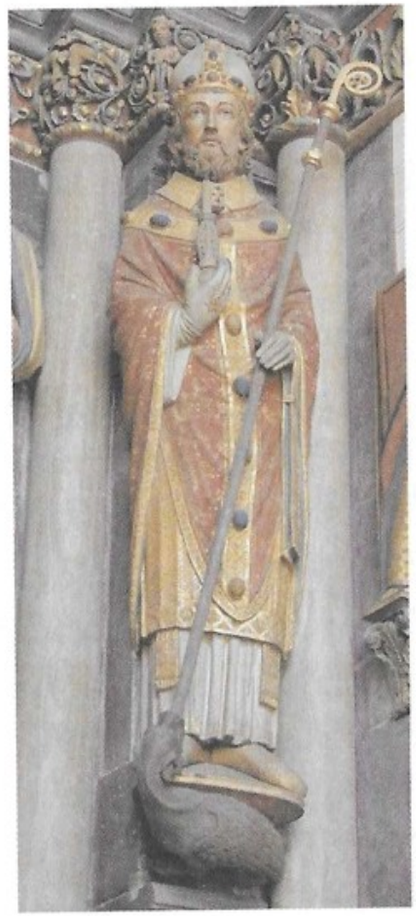
Pour nous, il faut attendre la fin du Ier millénaire et les trois premiers siècles du IIe pour voir fleurir les vies, les gestes de Servatius par les Hériger de Lobbes, Jocundus, Gilles d'Orval. Et même une épopée légendaire et historique par le premier écrivain en langue néerlandaise : Henrik van Veldeke.

Alors, à quoi est due cette vénération des grands et des petits envers notre saint ? Jusqu'à nous jours et sans discontinuité. Et dans une ère aussi étendue ! Nous pouvons répondre sans hésiter :

- A l'action spirituelle de Servatius.
- A son origine arménienne.
- A des événements fortuits ou provoqués ayant suivi sa mort et qui se sont succédés jusqu'à nos jours et en particulier à l'action d'une poignée de fidèles et d'érudits, fermes dans leurs convictions, qui se sont formés à Maastricht qui ont exalté son souvenir.

# 4

## *Servatius :*
## Importance de son action spirituelle.



9. Saint Servatius terrassant le dragon de l'hérésie.
Parvis de la Basilique, Maastricht, XIII[e]. s.

Pour comprendre l'importance du rôle spirituel de Servatius, il faut tout d'abord se mettre dans l'ambiance qui règnait au IV[e] ap. J.C..

Après d'énormes difficultés, des persécutions innombrables, dont le point culminant va être atteint vers la fin du règne de l'empereur Dioclétien surnommée «l'ère des Martyrs» (303-311), on assiste à l'émergence d'un christianisme triomphant :

Edit de tolérance de Constantin, conversion de l'empereur, religion devenue officielle, construction de milliers d'églises, création de centaines de diocèses, formation de milliers d'ecclésiastiques. En Europe, en Afrique du Nord, en Asie Antérieure, bref dans tous les pays constituant l'Empire Romain.

Cette ferveur religieuse va engendrer, certes une exaltation sans pareille, mais aussi tout naturellement, toutes sortes de dogmes et de doctrines.

Oubliant le corollaire de la foi en Dieu, l'amour du prochain, les chrétiens vont se grouper en clans hostiles.

On s'anathèmise, chacun devenant l'hérésiarque d'un autre. La formule trouvée bien plus



tard, lors de la Révolution française s'applique pleinement ici : «Un pur trouve toujours un plus pur que lui qui l'épure.» La religion dominante dénomme secte le groupe momentanément vaincu.

Il faut dire que la matière est riche en potentialité de divergences et de développements :

Un Dieu en trois personnes ! D'accord ! Ces trois entités sont-elles égales ? Oui ! Non ! Même si elles le sont, ont-elles été créées ensemble sinon quel est l'ordre de filiation ?

Jésus-Christ est Dieu et Homme. Pour certains il est plutôt Dieu, pour d'autres plutôt homme. On cherche des métaphores tirées de la nature pour être encore plus convaincant.

L'une des plus subtiles est celle qu'on nous enseignait dans l'Eglise Apostolique Arménienne: le fer, quand il est chauffé devient liquide. A première vue différent dans ce nouvel état, il ne cesse d'être fer. Jésus devenu homme ne cesse d'être Dieu.

De toutes ces divergences doctrinales c'est l'arianisme qui va provoquer le plus de querelles et de dégâts.

Au risque de faire pousser des hauts cris aux théologiens qui ont consacré des dizaines de milliers

d'ouvrages à cette hérésie, nous résumons l'argumentation de son fondateur en une de ses formules :

«Jésus-Christ ne peut être égal à Dieu puisqu'il a été engendré par le Père qui donc lui, préexistait.»

La lutte doctrinale va être menée par deux ecclésiastiques à la forte personnalité.

D'un côté Arius avec pour soutien inconditionnel Eusèbe de Nicomédie et appui occasionnel Eusèbe de Césarée.

De l'autre Athanase d'Alexandrie s'appuyant sur la plupart des docteurs de haut rang du clergé.

Avec des retournements de situations inattendus, le plus souvent déterminés par la conversion à l'une ou l'autre des doctrines d'un empereur romain, d'une reine ou d'un haut dignitaire de la cour.

Ceux-ci prenant activement part aux querelles souvent sans intérêt politique ou économique semble-t-il.

On excommunie, on exile, on enferme. Les victimes reviennent encore plus ragaillardies ayant eu le temps, de se reposer, de méditer et... d'écrire.



On convoque des conciles où les évêques se rendent par centaines supportant de longs et périlleux voyages.

Donnons un bref résumé des principaux événements et de leur chronologie[51]:

*2e moitié du IIIe siècle : naissance d'Arius* aux confins de la Libye et de l'Egypte.

*début du IVe siècle : apparition de sa doctrine* en Egypte «Il n'est pas possible qu'un fils soit aussi ancien que son père; si Jésus-Christ fut engendré, il n'était donc pas avant d'être engendré.»

*319.330 Victoire des Orthodoxes.*

319 Arius anathémisé par cent évêques d'Egypte et de Libye sous la conduite d'Alexandre patriarche d'Alexandrie.

321 Son départ d'Alexandrie et cependant propagation de sa doctrine avec des adhésions de poids : Eusèbe de Césarée et Eusèbe de Nicomédie, surtout de Constentia sœur de l'empereur Constantin.

325 Concile œcuménique de Nicée sous la présidence de l'empereur condamnation et

exil en Illyrie d'Arius.

328 Après la mort d'Alexandre, Athanase est élu patriarche d'Alexandrie.

*330. 361 L'Arianisme reprend le dessus.*

335 Synode de Tyr puis de Jérusalem à l'occasion de la dédicace du Saint Sépulcre par Constantin et condamnation d'Athanase.

335.337 Son exil à Trèves. Sa rigueur doctrinale, son prosélytisme vont marquer toute l'Europe Septentrionale.

336 Mort d'Arius victime d'une hémorragie foudroyante. Eusèbe de Nicomèdie (un Arien) élu patriache de Constantinople.

L'empereur Constantin baptisé par Eusèbe de Nicomèdie[52].

337 Mort de Constantin à Nicomédie, puis partage de l'empire entre ses trois fils. Retour d'exil, d'Athanase à Alexandrie

344 Concile de Sardique avec 170 évêques aboutissant à une séparation entre Orientaux et Occidentaux.

351 Prise de position nette de l'empereur Constance pour les Ariens. Persécution des Orthodoxes surtout après le synode d'Arles



*361. 381 Renversement rapide et irréversible*

de la tendance, par suite des divisions entre Ariens et l'émergence d'ecclésiastiques orthodoxes de valeur en Orient : Saint Grégoire de Naziance, Saint Grégoire de Nysse et surtout Saint Basile de Césarée qui malgré l'arianisme à tout crin de son professeur l'Arménien Eustathe de Sébaste, entraîna tous les pères de l'Eglise dans la voie de l'Orthodoxie.

*Enfin l'arianisme est définitivement battu en Orient.*

*381 Concile de Constantinople.*

Il va mettre l'arianisme hors la loi. Certes, ce tremblement de terre dogmatique va encore avoir quelques répliques secondaires.

Quel a été le rôle de Servatius dans cette bataille dogmatique où s'est jouée l'orthodoxie de la foi chrétienne ?

Nous n'avons pas suffisamment de documents mais le peu dont nous disposons permet de conclure que si Athanase d'Alexandrie fut à un moment le chef suprême des combattants contre l'arianisme et le vainqueur final incontesté, en Orient, le rôle de paladin de cette cause, en Occident, a été attribué à Servatius.

En un siècle de communications difficiles et longues, qu'on est loin de s'imaginer aujourd'hui, on le voit, en 344, à Sardique dans la future Bulgarie, en 351, à Alexandrie d'Egypte, en 352, à Rome et, en 359, à Rimini dans l'actuelle Italie. Sans parler dans les intervalles de temps de ses déplacements en Allemagne, Belgique, Pays-Bas, France actuels et de tous les voyages que nous ignorons. Et pour finir sa vie : aller à Rome pour écarter la menace qui plane sur son diocèse, revenir à Tongres, quitter cette ville probablement contaminée par l'hérésie, se fixer à Maastricht et y mourir.

Sa présence est suffisamment active aux conciles pour y être notée sur des documents qui nous sont parvenus.
Elle est seulement signalée, à Sardique, en 344.
Mais huit ans plus tard, à Rome, c'est celle d'un



ambassadeur extraordinaire de l'empereur Magnence, usurpateur et maître de l'empire d'Occident, chargé de normaliser les relations avec l'Empire Romain d'Orient.

Mission particulièrement importante puisqu'en fait mention une lettre du pape de l'époque[53] et, comme nous l'avons déjà signalé un passage de l'*Apologie*[54] de Saint Athanase. C'est surtout au concile de Rimini, en 359, qu'elle se manifeste par une aide tellement déterminante qu'elle entraîne un écrit élogieux, déja cité, de Sulpice Sévère. Les tenants de l'Orthodoxie sont minoritaires mais «moins ils étaient nombreux, plus ils étaient valeureux» et de mentionner avec Phoegatius, Servatius de Tongres que «ni les sommations ni les intimidations ne les faisent céder.» Enfermés dans cette ville d'Emilie durant six mois, voyant approcher l'hiver, avec ses «affres» et la «disette», face à la pression de l'énorme majorité des pères conciliaires acquis à l'arianisme, malgré la déclaration publique de Phoegatius «qu'il était prêt à s'exiler et à subir toutes sortes de supplices» plutôt que de céder, le compagnon de Servatius fut infléchi et la

«proposition préparée allait triompher», lorqu'un additif de dernière minute de formule orthodoxe (nicéenne) préparée par «les évêques» (probablement sous la pression du seul Servatius) empêche la victoire totale arienne et se serait transformée en défaite par une déclaration de Phoebade et Servatius que «le fils état co-éternel avec le père, sans commencement hors du temps[55].»

En réalité, la plupart des historiens ont remarqué qu'à la dernière minute, les Ariens avaient fait adopter une formule ambigüe qui faisait de Jésus-Christ une «créature pas comme les autres» mais une créature, donc, non égale à Dieu.

Comme dans les communiqués de guerre des temps modernes chacun cria victoire.

Le préfet Taurus, qui dirigeait les débats se dépêcha d'envoyer à Constance son empereur, une délégation qui confirmait les brillants résultats obtenus par l'arianisme[56].

Mais les tenants de la foi orthodoxe avaient pris conscience de la justesse de leurs convictions. L'attitude courageuse de Phébade et de notre Servatius entourés seulement de vingt fidèles face aux quatre cents évêques venus d'Asie, d'Europe



et d'Afrique allait avoir une double conséquence:
- la création d'un noyau dur d'orthodoxie dans la région Mosello-Rhénane.
- le déclenchement, par la forte impression laissée, d'une dynamique qui devait aboutir à un déclin inexorable de l'héresie dès la clôture de l'assemblée, en octobre 359.

En 381, le concile œcuménique de Constantinople confirmait la condamnation d'Arius. Certes, ce tremblement de terre dogmatique devait avoir encore quelques répliques durant un ou deux siècles, mais l'arianisme était définivement battu en Orient.

Il était temps...

Disqualifié définitivement dans l'Empire Romain d'Orient, l'Arianisme va prendre sa revanche au nord et à l'est de l'Europe.

Les tributs germaniques, non seulement se convertissent en masse au christianisme, mais adoptent son expression doctrinale la plus adaptée à leur mentalité. Du moment qu'on assimile Dieu le père à Wotan il n'est pas gênant d'avoir un dieu secondaire en la personne de son fils.

Ulfilas, ce captif de Cappadoce, «Apôtre des Goths», premier traducteur de la Bible en une langue germanique n'a-t-il pas aussi laissé cette profession de foi, véhicule de l'hérésie d'Arius :

> «Je crois en un seul Dieu le Père, seul inengendré et invisible, et en son fils unique, notre Seigneur et Dieu, auteur et créateur de toute créature, qui n'a pas son semblable -par conséquent, il n'y a qu'un seul Dieu de tous, qui d'après nous aussi est Dieu- et en un seul Esprit-Saint vertu illuminatrice et sanctificatrice... Qui n'est ni Dieu, ni Seigneur, mais le ministre du Christ, soumis et obéissant en tout au fils, lui-même soumis et obéissant en tout au Père[57]».

Dès la fin du IV[e] siècle, Ostrogoths, Wisigoths, Burgondes, Lombards, Vandales, et autres Suèves et Gépides crèvent les frontières, envahissent l'Italie, l'Est de la France, l'Espagne, l'Afrique du Nord. Partout, ils provoquent pillages, vandalismes, tempérés peu à peu, par leur christianisme naissant. Mais ils amenèrent aussi dans leurs bagages : l'arianisme.



Seuls les Gallo-Romains vont résister. Avec leur évêchés organisés, foteresses d'une foi orthodoxe fermement tenues par des ecclésiastiques inébranlablement fidèles à leurs convictions et au souvenir de leurs prédécesseurs. Comme des îlots au milieu des flots d'envahiseurs déchaînés. Ayant pour phare des pères de l'Eglise exceptionnels. D'Europe extrême-occidentale nous pouvons citer, entre autres :

***Poitiers***, marqué par l'influence pérenne de Saint Hilaire, l'un des principaux docteurs de la foi orthodoxe : conciliateur écouté, regretté et pourtant exilé.

***Tours***, devenu le plus grand sanctuaire des Gaules autour du sépulcre de Saint Martin.

***Agen,*** qui portait l'empreinte d'un Saint Phébade publiant son *Liber contra Arianos*, intervenant fougeux de tous les synodes ou conciles de la seconde moitié du IV[e] siècle.

***Cordoue***, vivant du souvenir d'Osius, qui avait combattu l'hérésie, jusque dans l'exil, tout près de ses cent ans.

Pourtant, tous ces bastions sont loin, bien loin à l'ouest et au sud des Gaules et dans

l'Espagne méridionale. Combien de temps pourront-ils résiter aux déferlantes d'Alains et de Vandales qui vont se déverser jusqu'en Afrique du Nord ?

Certains ont même culbuté avant toute attaque, tel Arles qui, au milieu du IVe siècle avec le primat Saturnin, était devenu un centre arien important et si sûr que l'empereur Constance y avait convoqué un concile et réussit à y faire condamner Athanase, le chantre de l'orthodoxie.

Tous les regards se tournent vers cette région mosello-rhénane où , demain, vont être réalisées toutes les percées militaires, politiques ou économiques décisives pour l'Europe.

Pour l'heure, c'est la ruée hérésiarque qu'il faut arrêter. Certes, il y a, ici aussi, des siéges épiscopaux prestigieux :

***Mayence, Cologne*** sur les bords du Rhin semblent adopter une position mitigée. Les faux actes du pseudo-concile de Cologne, en 346, que tous les historiens actuels réfutent et qui, probablement ont été rédigés des siècles plus tard, portent-ils les traces d'un souvenir lointain d'une certaine ambiguité ?

***Metz*** tient bon, mais il est bien décalé par rapport aux axes de pénétration.



***Tongres*** aurait pu être un foyer de résistance majeur. Mais comment se fier à une ville dont les environs, puis probablement le centre, sont peuplés d'habitants qui sont les frères de sang des futurs envahisseurs. Dans son livre *La* ***Germanie,*** rédigé vers 98 ap. J.C., Tacite ne dit-il pas que les Tongriens ont été le premier peuple à être appelé Germain[58] ?

Effectivement, en 406, la cité va être détruite par les Vandales et, en 450, plus complètement par les Huns, sans pouvoir retrouver sa gloire d'antan.

Finalement, deux villes vont être les môles où se briseront ou que contourneront les vagues hérésiarques le temps que celles-ci soient canalisées et domptées par les deux épiscopats.

***Trèves*** sur les bord de la Moselle qui a vu de 335 à 337 Athanase exilé en ces lieux. Si la Bletterie a qualifié l'évêque d'Alexandrie en ces termes :

«Le plus grand homme de l'Eglise et peut-être qu'à tout prendre, l'Eglise n'en a jamais eu de plus grand[59].» Comment ne pas voir en celui-ci l'architecte majeur de cette digue ?

L'activité de deux évêques de la cité mosellane du deuxième tiers du IVe siècle va être le plus sûr garant de cette assertion.

Saint Maximin obtient, en 337, le retour d'exil d'Athanase à Alexandrie et de Paul évêque de Constantinople dans la capitale de l'empire. En 344, il réussit à faire convoquer le concile de Sardique avec l'aide du pape Jules I[er] et Osius de Cordoue.

En 351, au concile de Rome, il est l'un des dix ambassadeurs, avec Servatius, chargés de normaliser les relations conflictuelles entre l'Empire Romain d'Occident et d'Orient mises à mal par l'usurpateur Magnence.

Saint Paulin, qui lui succède, va se distinguer par un caractère indomptable. Au concile d'Arles, malgré les menaces et la violence de l'empereur Constance, il fut le seul à ne pas accepter le décret impérial alors que tous les autres évêques et les légats du pape cédaient. «Il fut exilé, en Phrygie, et il y mourut en 358 au milieu des privations et des souffrances.»[60]

Durant plus de 1600 ans, Trèves va exalter le souvenir de ces deux paladins de l'orthodoxie. Jusqu'à nos jours, la plus ancienne cité d'Allemagne a leurs noms gravés dans la pierre :





*10. Maître reliquaire de la basilique de St. Servatius de Maastricht.*

*Or et Argent martelé, vers 1580, pour l'original de Hambourg. Ici, copie de 1909, trésor de la basilique de Maastricht.*

L'abbaye carolingienne de Saint Maxime:

«où se refugièrent dans les temps troubles du XI[e] siècle la civilisation et l'art. Et dont l'influence fut considérable dans la renaissance de l'art roman.»[61].

L'église Sankt Paulinus, construite au XVIII[e] siècle sur un emplacement d'un lieu de culte du V[e] siècle et «qui est l'une des plus belles églises baroques de Rhénanie» et qui renferme dans sa crypte le tombeau de Saint Paulin.

Maastricht qui, de toutes ces villes, va étrangement émerger comme porte-flambeau de l'orthodoxie, grâce à Servatius, son premier évêque et à ses lointains disciples. Dans un article consacré à Saint Servatius, *«Défenseur de l'Orthodoxie»*, L. Simenon donne la conclusion suivante :



«Dans cette longue et terrible lutte que l'Eglise eut à soutenir contre l'hérésie au IV[e] siècle, Servais de Tongres, paraît au premier rang, à côté de Phébade d'Agen, d'Hosius de Cordoue, d'Hilaire de Poitiers, d'Athanase d'Alexandrie. Aucun évêque de Liège ne joua dans l'histoire de l'Eglise Universelle, un rôle aussi marquant et le chapitre de Saint Servais à Maastricht eut raison de donner à son saint tutélaire la devise glorieuse :

Servatius servavit fidem

(Servatius serviteur de la foi)[62]».

Jusqu'ici nous nous sommes appuyés sur des données historiques incontestables ce qui est essentiel et, en général, le plus difficile à prouver.

Maintenant vont intervenir des légendes, des croyances, des convictions religieuses qui se sont developpées sur plus de 1500 ans.

Une double lecture va avoir lieu :

Celle du croyant persuadé que les différentes caractéristiques du comportement de notre évêque sont vraies ou possèdent un fonds de vérité.

Celle du rationaliste qui pensera qu'elles ont été inventées, enjolivées par la suite pour faire de notre personnalité, un Saint véritable.

Pour Grégoire de Tours, au VI[e] siècle Servatius était «un évêque d'une sainteté exemplaire»[63], pour Hériger de Lobbes, au X[e] siècle, «d'un aspect angélique»[64], «un grand homme»[65], «conciliant», et «le plus habile des orateurs»[66], et pour Gilles d'Orval, au XIII[e] siècle «honoré de toutes les vertus» [67].

En lui toutes les qualités d'un chrétien fervent étaient réunies :



***Prière, abstinence, veille, souffrance pour autrui.***

A Tongres, «il veillait, il jeûnait, s'inondant fréquemment d'une pluie de larmes» pour les malheurs qui allaient s'abattre sur sa ville.

A Rome, devant la tombe de Saint Pierre,

> «entrant en grande abstinence, il se consumait en privations. Ainsi pendant deux jours, trois jours il restait sans aucune nourriture ni boisson.» Gilles d'Orval va plus loin encore en déclarant «*ormis le sacrement (du corps du Christ), il veillait à ne goûter aucune autre nourriture. A tel point, qu'il était considéré par tous comme un esprit ou même une âme.*[68]»

Mais, outre ces qualités, Servatius a reçu davantage encore de l'au-delà. Dans son 1[er] Epitre aux Corinthiens[69] Saint Paul énumère les différents dons que chaque chrétien peut recevoir par l'Esprit : à l'un celui des guérisons, à un second d'opérer des miracles, à d'autres la prophétie, le discernement des esprits, la diversité des langues, l'interprétation des langues.

D'après les divers chroniqueurs Servatius ne s'est pas borné à recevoir un ou deux mais la plupart des dons qu'un saint peut espérer.

***Don des langues***. Nous connaissons le passage des Actes des Apôtres[70] où l'on voit, le jour de la Pentecôte, les apôtres s'exprimer en d'autres idiomes, ces Galiléens incultes parler les langues des Parthes, Mèdes, Elamites, Cappadociens, Romains, Arabes, etc.

Gilles d'Orval attribue à Servatius la possibilité de communiquer de trois manières différentes ce qui va nous amener plus loin à des conclusions fort intéressantes.

> «Le Saint Esprit a fait un grand miracle, alors que la parole de Dieu était énoncée dans la langue maternelle (de Saint Servatius), soit pour la célébration divine, soit pour la prédication apostolique, après le don du Saint Esprit, tous les peuples l'entendaient, chacun dans sa langue. Or, comme on parlait des affaires séculières, ni lui ne pouvait plus comprendre le peuple, ni le peuple ne le comprenait plus sans un intermédiaire»[71].

**Don de prophétie, de reception des voix de l'au-delà**. Il est pour la première fois relaté par Grégoire de Tours : «Donc le bruit courrait que les



hérétiques allaient attaquer à cette époque l'Eglise de Dieu[72].» Et le Père de l'Histoire de France de relater le départ précipité de Servatius, à Rome où, suppliant Saint Pierre devant sa tombe se voir annoncer une invasion autrement plus dévastatrice:

> «Pourquoi me persécutes-tu, saint homme ? Voici, en effet, qu'une décision sainte et pure a été prise par le Seigneur, les Huns envahiront les Gaules, comme un grand ouragan ils les dévasteront. Et ,par conséquent, maintenant je te conseille d'hâter ton retour, d'ordonner ta maison, de te préparer une sépulture. Car voici que tu vas quitter ton corps, tes yeux ne verront pas ces maux, comment les Huns vont dévaster les Gaules.[72]»

Ces deux prophéties se refèrent à deux événements bien distincts et qui sont historiques.

En 406, les Vandales - des chrétiens nouvellement convertis certes, mais des hérétiques- remontent la Meuse, détruisent Tongres, envahissent les Gaules, puis l'Espagne et au VI$^{e}$ siècle l'Afrique du Nord avant d'être arrêtés par les troupes de Bélisaire. Au milieu du V$^{e}$ siècle, les Huns traversent le Rhin, remontent la Moselle, détruisent

de fond en comble Trèves, massacrent tous ses habitants, brûlent complètement Metz, ce joyau de la Lorraine, et envahissent le nord des Gaules, où quelques villes seulement échappent à leur furie destructrice.

Troyes grâce à Loup, Paris, suite aux prières de Sainte Geneviève. Orléans résiste vaillamment à l'envahisseur jusqu'à l'arrivée de Théodoric, Aétius, et Mérovée unis en une sainte alliance. Attila, leur chef, finalement battu prés de Châlons aux Champs Cataloniques, reporte toutes ses forces sur l'Italie du Nord avant de mourir, en 453.

Servatius le chrétien par excellence, rigoureux dans sa conduite et son orthodoxie, et en face de lui, Attila, le barbare, l'incarnation de la destruction, du crime et du mal absolu.

Quelle aubaine pour l'imagerie populaire qui, après avoir enjambé un siècle entre la mort de Servatius et l'arrivée d'Attila, va s'en donner à cœur joie pendant plus d'un millénaire.

Les uns imaginent Attila se convertissant au christianisme en voyant le saint endormi sous les ailes largement déployées d'un aigle, le protégeant du soleil tel un parasol. Pourquoi ne pas donner au saint comme attribut un aigle ?





*11 St. Servatius prisonnier d'Attila, le chef des Huns. Un aigle le protège du soleil, alors qu'il se repose.*
Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert I, Cabinet des Estampes, ms. 18972.

Les autres, hantés par la cavalerie des hordes asiatiques, voient les Huns écraser Servatius avec leur chevaux. Pourquoi ne pas donner au saint comme nouvel attribut : trois sabots. Qui vont apporter quelque espoir de guérison à des milliers de malades poussés par une logique imperturbable. Ces sabots, qui ont écrasé une tête aussi solide que celle de Servatius, devaient être particulièrement forts. Moi qui souffre des pieds, si j'implore le saint dans l'au-delà, celui-ci répondra à mon appel et raffermira l'extrémité de mes membres inférieurs si faibles. Par un pouvoir surnaturel il transfèrera la force des jarrets de ces chevaux -et quelles montures : celles des Huns ayant traversé l'Asie et l'Europe de bout en bout -à mes propres malheureux pieds.

Un cheminement de pensée diamétralement opposé va entraîner les prières d'une autre catégorie de malades : certes, Servatius est mort, sa tête a été écrasée par les chevaux d'Attila. Mais il est bien vivant dans le ciel, moi qui ai des céphalées, lui qui a souffert de la tête, il saura comprendre ma souffrance. Si je m'adresse à lui il pourra venir à mon aide.



**C'est ainsi que Servatius va devenir le saint qu'on invoquait aussi bien pour les maux de tête que pour ceux des pieds.**

Revenons à l'origine des prophéties, à Saint Pierre que Servatius a été invoqué, à Rome. L'apôtre qui tient les clefs du paradis, voit les contritions, les larmes, les suppliques de ce pèlerin hors normes. Il ne peut rester insensible. Il lui donne une énorme clef, contenant de la grenaille de fer en provenance des clous de la croix ! Voila un nouvel attribut de Servatius. Saint Pierre annonce a ce dernier sa mort prochaine: «maintenant je te conseille de hâter ton retour, d'ordonner ta maison de te préparer une sépulture. Car voici que tu vas quitter ton corps»[73] Dans sa logique le peuple se met à la place de Servatius, s'imaginant son état d'âme comme ses pauvres malheureux voyant leur mort prochaine annoncée par quelque voyant ou par quelque mauvais présage. Dès lors Servatius se voit attribuer le pouvoir de guérir les âmes faibles contre la terreur de la mort. Et, par extension, le don d'arrêter les fièvres, les maladies épidémiques précédant bien souvent la mort. De permettre une longue vie, d'éloigner la mort ou, tout au besoin, de procurer une fin sereine. L'un des plus illustres fidèles de notre



12 Saint Servatius baptise d'Attila
Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert I, Cabinet des Estampes, ms. 18972.



Saint patron va être, ainsi, le roi de France, Louis XI, ayant gâché la fin de sa vie par l'appréhension irrépressible de la mort.

***Don d'accomplir des miracles.*** Nous avons vu quelques-uns de ceux-ci mais l'un des plus anciens est relaté, encore une fois, par Grégoire de Tours[74].

La tombe d'Aravatius était là, près de la route. La neige tombait mais s'accumulait autour du sépulcre en l'épargnant. Et notre historien, poète et lyrique à ses heures, de comparer ces murs de neige et de glace se dressant aux flots de la Mer Rouge refoulées à gauche et à droite en deux murailles pour laisser passer Moïse et les Hébreux fuyant l'armée de Pharaon.

Le pauvre paysan voyait arriver les gelées de mai qui en quelques heures détruisaient ses mois de labeurs, ses labours, ses semailles, au moment où tous les espoirs étaient permis. Qui donc était aussi bien placé que Servatius pour faire de ces champs un ilôt que le froid et les frimas allaient épargner.

Et c'est ainsi que celui-ci devint l'un des trois Saints de glace qu'on vénérait et invoquait ardemment, en mai :

Saint Lambert, le 11
Saint Pancrace, le 12
Saint Servatius, le 13

Toute cette imagerie populaire, ces épisodes réels ou supposés de la vie du saint, ces attributs qui, en dehors des habituelles crosses et mitres sont la clef, l'aigle et les trois sabots vont être à leur tour une aubaine pour tous les artisans et artistes du Moyen Age.

Certains objets vont même être attribués au saint lui-même et constituer, ainsi, les «Serventiana». Il a fallu, par la suite, reconstituer l'histoire de ces pièces, leur mettre une date, une signature. Ce travail considérable, fruit de nombreux chercheurs, a été surtout mené à son terme par A. M. Koldeveij. Dans son livre *Der gude sente Servas* de 356 pages, abondamment illustré, l'auteur relate minutieusement la vie de chacunes de ces œuvres d'art et fait une véritable «Investigation sur la formation d'une image autour d'un saint au Moyen Age»[75].



Voyons donc les divers épisodes de la vie du saint et figurations qui les représentent :

***Naissance illustre*** de Servatius au sein de la sainte Famille en le faisant cousin germain de Jésus-Christ : du XII[e] siècle, il existe deux généalogies enluminées, celle de Berlin détruite pendant la Grande Guerre et celle de Valenciennes reproduite page 94. Divers dessins, en Transylvanie, reprennent ce thème tout comme les vitraux de la basilique de Maastricht qui l'évoquent avec bonheur. Dans le trésor, l'on peut voir le rétable de la sainte Famille qui est un prêt permanent du Rijksmuseum.

***Evêque de Tongres*** avec la mître et la crosse. Ce thème est essentiellement illustré par le rétable de l'église de Tongres montrant Servatius muni de sa clé, au centre.

***Lutte contre l'hérésie arienne*** représentée par un dragon qu'il transperce de sa crosse ou qu'il écrase. Il faut, avant tout, signaler les deux statues de la Basilique de Maastricht, ainsi que celle, beaucoup plus impressionnante de Grimberg. Mais ce thème est, surtout, repris par d'innombrables insignes de pèlerins depuis le XII[e] siècle et par des images saintes depuis la fin du XV[e] siècle.

***Lutte contre les Huns*** représentée, soit par l'aigle qui le protège, soit par trois sabots. L'œuvre la plus caractéristique est le tableau de Bernard Strugel où l'on voit très distinctement les trois sabots.

***Relation privilégiée avec Saint Pierre*** représentée par la clé que celui-ci lui a remis et la bénédiction qu'il reçut avec lui de Jésus-Christ. Cette bénédiction est illustrée par deux bas-reliefs du XII[e] siècle de Trèves et de Maastricht repris au XIX[e] siècle sous forme de fresque murale dans la basilique. Quant à la clé, elle est partout. Dans la Basilique, on la retrouve sur les chapiteaux et les clés de voûtes. Les sceaux du chapitre des chanoines la représentent obligatoirement, tout comme les insignes de pèlerinage, les enluminures, les incunables, puis les imprimés dont le nombre est si important que seule des études partielles ont été menées !

*La figuration relativement complète* du déroulement de la vie de Servatius, qui se présente à nous comme une bande dessinée moderne se retrouve :





13. Clé de Saint Servatius.
Trésor de la basilique de St. Servatius de Maastricht, X[e] siècle.

Dans le reliquaire de Hambourg représentant : l'élection à l'épiscopat, la remise de la clé par Saint Pierre, la protection de l'aigle, la découverte d'une source en Alsace, la mise à mort du dragon, le départ pour Maastricht, le pardon des voleurs de grappes et la mort à Maastricht.

Dans un manuscrit de 1460 conservé à la Bibliothèque Royale de Belgique où l'on trouve en outre des scènes déjà citées : la naissance en Arménie, le départ pour Jérusalem, l'ordination, les prêches au peuple, le baptême d'Attila, la visite à Metz, la construction miraculeuse d'une chapelle à Cologne, les linceuls apportés par les anges.

A propos des tenues et des linceuls de Saint Servatius, il faut également mentionner l'incunable de 1468, conservé à la Bibliothèque nationale de Munich et ses gravures d'une grande qualité.

Toute cette imagerie populaire entourant la personnalité de Servatius aurait été bien dispersée à travers l'Europe comme pour tant d'autres saints. S'il n'y avait, ici, une équipe animée



par l'abbé Sigismond Tagage qui devait aménager le cloître où tout le trésor est centralisé, mis en valeur. En particulier le maître reliquaire, chef-d'œuvre du XII[e] siècle étudié par Renate Roos dans son *Der Schrein des Heiligen Servatius in Maastricht*. Grâce à elle, il s'est créé un environnement extrêmement favorable à l'exaltation du saint patron de Maastricht.

# 5

## *Servatius :* Importance de son origine arménienne.



14. Servatius prêchant en Arménien au peuple de Tongres qui le comprend.
Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert I, Cabinet des Estampes, ms. 18972.

Nous sommes à la fin du I[er] millénaire. Dans cette bonne cité de Maastricht existe une église dépendant d'une abbaye, une confrérie qui vénère son saint patron, car celui-ci a joué un rôle princeps dans le rejet d'une hérésie : l'arianisme.

Charles Martel a attribué à l'aide spirituelle venue de l'au-delà, une victoire décisive sur les Arabes, jour anniversaire de la mort de Servatius.

Pépin-le-Bref a réalisé le vœu de son père en reconstruisant une église imposante digne d'un intercesseur aussi efficace.

Charlemagne aurait, à de multiples occasions, participé à des pèlerinages. Sa statue tronant longtemps en de tels lieux et se trouvant à présent dans le narthex.

Et, enfin, Louis V le dernier roi carolingien, mort en 978, a son sarcophage tout près de son saint dans la crypte.

On sait qu'il est venu d'Orient. Tous reconnaissent que son nom est bien de là-bas. Plus précisement de Jérusalem, ce qui a poussé, d'aprés une comparaison de Grégoire de Tours, l'inconscient collectif à en faire un Israélite et des moines exaltés,à lui chercher une parenté



avec le Christ, et même à dresser un arbre généalogique qu,i figure entre autres, sur l'enluminure d'un manuscrit de Valenciennes. Certes Hériger de Lobbes, l'historien le plus sérieux en la matière, s'étonne un peu de cette croyance, mais conciliateur, il déclare :

> «Mais selon les faits dont nous disposons ni ceux-ci (les défenseurs de la parenté) ne peuvent faire d'immenses efforts pour exhorter à la croyance, ni nous non plus (au contraire)»[76].

On sait, aussi, qu'une tradition veut qu'il soit Arménien. Mais tout ceci est bien enfoui dans la mémoire collective.

Brusquement arrive, vers 1010, un ermite avec quatre moines pour visiter le sanctuaire de Maastricht. Il vient de Jérusalem, son surnom est Alagrecus. Qui était ce mystérieux visiteur ? P.C. Boeren accuse Jocundus d'avoir «rendu à peu près impossible l'identification du pèlerin énigmatique»[77]. Et pourtant mon jeune collaborateur, M. Yevadian, a percé le secret de l'identité de ce prétendu grec ou arabe et qui sera révélé dans notre seconde édition. Dès qu'il signale qu'il est arménien, les chanoines indiquant que «Servatius était originaire du même




15. Généalogie fallacieuse de St. Servatius, illustrant sa parenté avec le Christ.
(Bibli. Mun. de Valenciennes, ms. 514, fol°89v.)



pays que lui : l'Arménie»[78]. Dès lors, notre pèlerin prend à cœur le sujet, rédige des textes qui vont être soumis plus tard à un concile, celui de Mayence, en octobre 1049. Et quel concile ! Henri III, l'empereur du monde occidental est là, le pape Léon IX aussi, une ambassade est venue de la lointaine Byzance. On débat de nombreux sujets et assez longtemps sur la biographie de Servatius. Les évêques conciliaires sont devant un problème grave. S'ils adoptent de Servatius l'origine arménienne, que devient la parenté avec Jésus-Christ croyance plus valorisante qu'on a laissé imprudemment prendre de l'ampleur !

Mais il y a ces textes d'Alagrecus qui devaient être particulièrement argumentés et convaincants, rédigés par un «homme trés célèbre», «un grand maître de la vie spirituelle», «très instruit», connaissant comme eux parfaitement la langue latine[79].

Ecrits «en présence de tous les chanoines de Saint Servatius» dont certains connaissaient l'origine arménienne de Saint Servatius... bien avant Alagrecus ! Les textes de notre pèlerin éminent étaient si précieux qu'ils furent conservés

30 ans au moins, aprés sa rédaction, auprès du sarcophage en pierre du saint. Et que seules des copies étaient envoyées.

Tous ces détails, tirés de Jocundus,qu'on à lontemps pris pour fantaisiste, sont parfaitement plausibles. Et ils ont entraîné un changement radical d'attitude. Veldeke le premier écrivain néerlandais avait adopté, vers 1170, la version de notre chroniqueur et écrit sa propre épopée sur Servatius.

Devant un choix aussi difficile un seul moyen : gagner du temps. On demande aux chanoines de revoir la copie et on en reste là. Contrairement à toute attente, la perte des textes précieux dont on n'a que des bribes, par-ci par-là, c'est l'origine arménienne qui va s'imposer jusqu'à nos jours ! Malgré des tentatives multiples et récentes pour désarméniser notre Saint Servatius, enfant d'Arménie.

Comment expliquer ce triomphe de la vérité ? Tout simplement parce qu'a la fin du I^er^ millénaire et aux quatre premiers siècles du II^e^, les Arménies et les Arméniens vont se révéler à l'Occident sous leur meilleur jour.



En Grande Arménie les voyageurs étaient impressionnés par Ani, la capitale du royaume des Bagratides avec ses «mille et une églises» ces merveilles architecturales.

En particulier cette figuration de Zvartnotz construction en trois cylindres concentriques rappellant étrangement ziggurat et autre tour de Babel.

Des artistes français sous Saint Louis, vont la prendre pour modèle de l'arche de Noé se posant sur le mont Ararat et la sculpter sur la porte du balcon de la sainte chapelle de Paris.

En Petite-Arménie -la Cilicie- les Croisés étaient surpris par l'existence d'une oasis chrétienne au milieu d'un Sahara d'autre croyances, de baronnies ayant leurs règles de chevalerie. Ils y apprenaient des techniques tinctoriales, cynegetiques, de construction de forteresse inconnues. Et surtout, ils y recevaient une aide précieuse aboutissant dès la permière croisade à la prise d'Antioche, la libération du frère de Godefroi de Bouillon. Toute cette contribution



16. Statue de St. Chrysole de Comines.
Portail de la cathédrale de Tournai, XIII[e] s..



étant merveilleusement résumée, en 1384, par le pape Grégoire XII dans sa bulle Ecclesia Romana:

> «Parmi les autres mérites de la nation arménienne envers l'Eglise et la République chrétienne, il en est un qui est éminent et digne de particulière mémoire ; c'est que lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre Sainte, nulle nation, nul peuple plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens ne leur prêta son aide, en hommes, en chevaux, en subsistances, en conseils et avec la plus grande bravoure et fidélité, ils aidèrent les chrétiens en ces saintes guerres.»[80].

On s'est souvenu que parmi les saints les plus en vue, se trouvaient des Arméniens : San Miniato patron de Florence, Saint Blaise patron de Raguse, etc.

La communauté religieuse de Maastricht ne pouvait ignorer la vénération que les Flandres vouaient à Saint Macaire et surtout à Saint Chrysole, venu de la lointaine Arménie pour mourir décapité à Comines, vers la même époque que leur patron.

Faut-il conclure de tous ces haut faits entourant d'une aura la nation arménienne que les Néerlandais ont préferé donner une origine arménienne à leur évangelisateur plutôt qu'une vague origine orientale, même si elle se situait dans une ville aussi symbolique que Jérusalem.

Oh combien j'aurais été heureux de proclamer que Servatius n'était pas d'Arménie ! Mais qu'il fut un temps où naturaliser Arménien, un Européen ou un Levantin d'origine donnait une auréole supplémentaire -encore plus lumineuse- au saint le plus vénéré d'Europe du Nord.

Hélas ! les temps devaient profondément changer. Depuis le milieu du XIX[e] siècle juqu'à nos jours -début du XXI[e]- siècle on s'est acharné à faire des recherches en Belgique, en Allemagne, en France et aux Pays-Bas pour nier l'origine arménienne de Servatius, occultant une tradition de plus de mille ans.

Des noms prestigieux ont cautionné cette erreur : les Bollandistes, les Koepke, les Kurth. L'allemand Zender a traité Jocundus, biographe de saint Servais d'affabulateur[81]. Friedrich Wilhelm, tout en regrettant le manque de publication de



l'ensemble de l'œuvre de Jocundus s'est demandé, sarcastique, si sa réalisation payerait le prix de l'édition[82]. Boeren, conservateur de la prestigieuse bibliothèque de l'université de Leyden a voulu trouver un compromis. Il a conclu à une erreur de copiste qui, en sautant un A, a fait d'un Araméen un Arménien et a entraîné une mutation de citoyenneté[83].

Devant ces nombreuses falsifications ou ces erreurs de bonne foi il m'a fallu entreprendre une véritable contre-enquête. Fouiller les textes des chroniqueurs Arméniens, dont certains écrits il y a plus de 1500 ans et m'adresser à deux sciences nouvelles l'onomastique et la toponymie.

Les résultats de nos investigations dépassent toutes nos espérances : Hélas ! Servatius était bel et bien enfant d'Arménie !

Les éléments sur lesquels on peut s'appuyer sont le nom de famille du Saint, son lieu de naissance, sa généalogie et certaines caractéristiques de sa vie.

***Le nom*** Il pose déjà problème. Il a de nombreuses variantes suivant la langue utilisée, les époques, les contrées et même les différents manuscrits d'un même texte :

Sarbatios pour les Hellénistes, le plus ancien puisque mentionné ainsi par saint Athanase.
Servatius pour les Latinistes et les Allemands.
Aravatius pour Grégoire de Tours.
Servais pour les Français.
Servace pour les Anglais.
Servazio pour les Italiens.
Servaes pour les Flamands.
Servaas pour les Néerlandais.
Serwan ou Servan pour les Bretons.

Ces dénominations diverses ont entraîné, certains critiques à envisager l'exisistence de deux personnalités se cachant sous ces noms.

Un exégète, Kurth a cru mettre définitivement un terme à ces assertions en un long article intitulé : *le Pseudo-Aravatius*[84].

Nous penchons vers l'hypothèse de la venue dans les diverses contrées d'Europe : Espagne (Cadix), Ecosse (les Orcades), Bretagne (Servan), et Pays-Bas (Maastricht) et à diverses époques de membres d'une même famille seigneuriale.

De toute façon il faut, dans notre cas, nous en tenir aux données historiques irréfutables



concernant le personnage : Evêque de Tongres en Belgique, puis de Maastricht, présence avérée à différents conciles, activités durant le 2e tiers du IVe siècle.

Si Servatius est Arménien -et il l'est- il faut chercher son véritable nom dans la langue de son peuple au lieu de gloser en latin, en grec et ... en breton.

En 451 ap. J. C., se livrait à Avaraïr, aux confins de la Perse et de l'Arménie, une bataille décisive. L'enjeu : la conversion forcée au Mazdéïsme, par les troupes Sassanides de l'Arménie bastion de la Chrétienté.

Pendant qu'à la même époque au concile de Chalcédoine, chrétiens Orientaux et Occidentaux discutallaient sur la véritable nature du Christ, le généralissime Vardan Mamigonian tel Léonidas aux Thermopyles se sacrifiait face aux «Immortels» pour sauver l'Arménie et l'Occident. La parole de Vartan à ses soldats : « Quiconque croyait que le christianisme n'était pour nous qu'un vêtement, saura dès lors qu'il ne pourra nous l'arracher tout comme la couleur de notre peau. »[85] est comme un écho a plus de 900 ans de distance aux paroles sublimes du général Lacédémonien : «Passant va

dire aux Spartiates que nous reposons ici pour avoir obéi à leur loi»[86].

Le chantre et historien de cette épopée guerrière Elisée Vartabed a noté scrupuleusement les noms des seigneurs ayant participé à cette bataille décisive.

Avant le combat notre chroniqueur de la moitié du V^e siècle, donne en onzième position de la liste des seigneurs participants :

«Khours Servantzdiants»[87].

Puis quelques pages plus loin dans l'énumérations des martyrs morts au combat il donne :

«de la race des Servantsdians, l'intrépide Karékine avec deux frères et dix huit hommes»[88].

Un autre chroniqueur de la même époque Lazare de Pharbe cite parmi les combattants morts au combat:

«le bienheureux Karekine de la famille des Servantzd'»[89].

En 638 a.p. J.C., Sarvant patrice de la région de Van et du Salmast au nord ouest de la Perse va se distinguer en s'alliant aux Byzantins face aux Arabes[90].

Plus près de nous deux érudits Arméniens



vont porter bien haut ce nom prestigieux.
A la fin du XIX^e siècle un Servantziantz va découvrir une épopée millénaire : David de Sassoun.
Au début du XX^e siècle un autre Servantziantz va recueillir les différents chants enfouis dans les folklores locaux dont la fameuse «Hirondelle», ce chant des immigrés.

Alors me direz-vous pourquoi toutes ces variantes sur le nom de Servan-tius ou -tiantz. Tout simplement parce que pour exprimer toute la richesse des phonèmes de la langue arménienne, il a fallu 36 lettres. Alors comment les exprimer dans un alphabet latin de 23 lettres ou grec de 24,[91] ?

On a été réduit à une prononciation approximative. Il est même étonnant que le corps de ce nom ait été si fidélement conservé. Miracle de l'onomastique !

***Lieu de Naissance*** Il pose problème. Il faut, tout d'abord, préciser que les lignées seigneuriales prestigieuses, de l'Arménie ont voulu se rattacher avec plus ou moins de bonheur à des familles encore plus célèbres de l'Antiquité. Ainsi,

les Mamigoniens aux Mamgon venus de la Chine lointaine, les Bagratides aux Juifs des dix tribu, déportées par Salmanassar, les Ardzrouni aux descendants des fils parricides de Sennacherib de Ninive. D'autres familles seigneuriales tirent leur nom du lieu géographique de leur origine: C'est le cas des Servan[tziants], c'est à dire de ceux de Servan.

On a une indication précieuse pour limiter le champ des recherches du lieu. Tous les documents signalant l'origine arménienne de Servatius précisent que le père était d'Arménie aux confins de la Perse. Au IV$^{e}$ siècle l'Arménie était indépendante et sa frontière méridionale orientale jouxtant la Perse Sassanide allait du bord du lac de Van, au lac Ourmia, aux monts Caspiens, jusqu'à la mer du même nom.

Existe-t-il au nord de cette ligne une province arménienne répondant à ces indications ?

Oui ! Zervan, puis Servan et Chirvan. La prononciation a changé suivant les époques mais encore une fois le corps du nom est resté intact. C'est ainsi qui nous lisons dans le «grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane» :






17. Carte de l'Iran actuel (1970) montrant à quelques kilomètres de la frontière la ville de *Sarband*.

«Servan, province du royaume de Perse sur les limites de la Géorgie et de la Turquie, est une partie de la Médie qui s'étend le long de la Mer Caspienne. Il y a des villes considérables qui ont souvent été le sujet de la guerre entre les Perses et les Turcs. Les plus importantes sont Tauris, Bachu, Servan, Ardebil, Scanachi, etc,...»[92].

Cette ville de Servan existe toujours au nord ouest de l'Iran actuel tout prés de l'Araxe à quelques kilomètres de l'Azerbaïdjian.

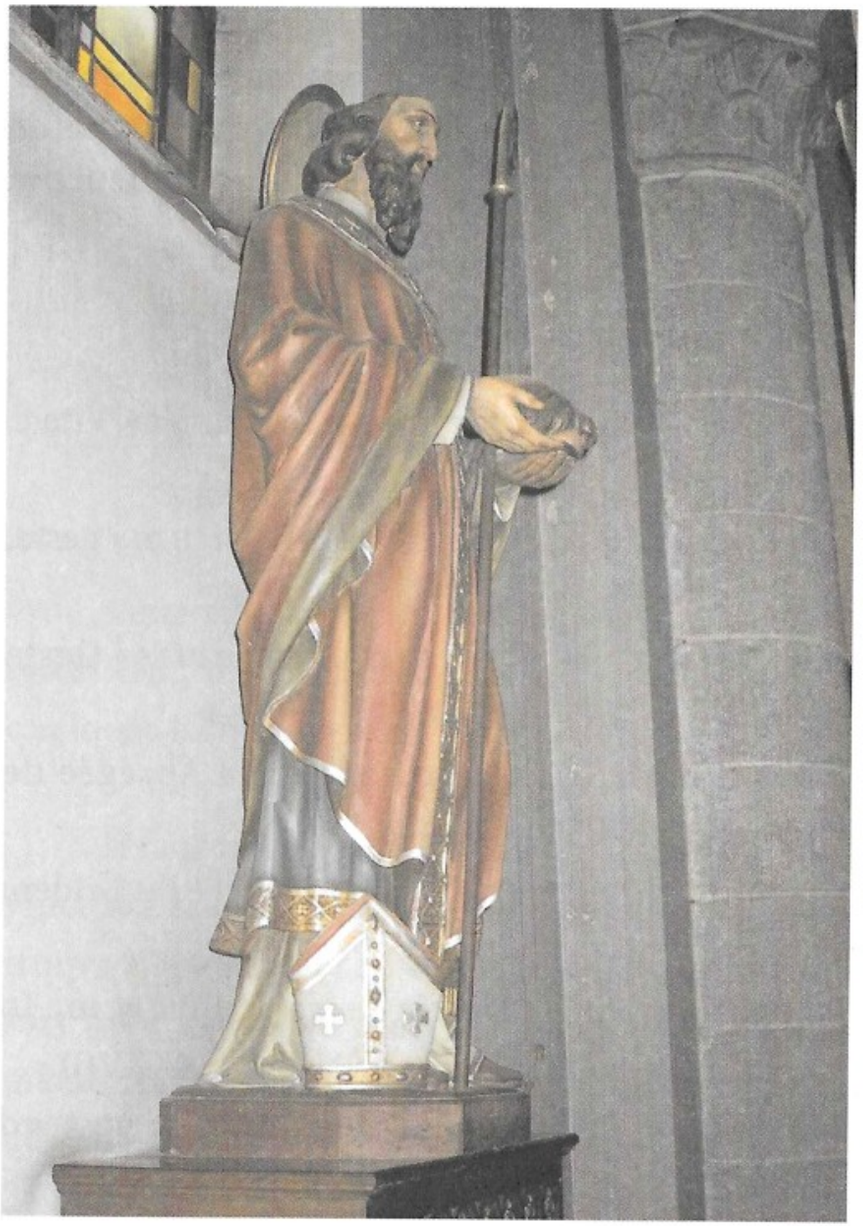
Il faut cependant savoir qu'une autre province le Zarevant avec une ville du même nom se trouve à 300 km au sud-ouest de notre site et peut fort bien avoir été créé par une branche de la même famille seigneuriale. Aux futurs chercheurs de le découvrir.



Peut-on donner plus de précisions sur le lieu de naissance de Servatius, descendant de cette lignée ? M. Yevadian a fait un relevé des noms de contrée ou de villes suivant les chroniqueurs et les manuscrits :

## La Région :

*«In Universae Armeniae provintiis»*, Vita c. 17, t. XXIV[93].
*«Persidi ad austrum Armenie situm»* gesta, c. 6, XXIX.
*«In universis Armenie provinciis»* Gesta abgrégée de Trèves, t. XXXII.
*«Ex Armenie oriundus»*, Gesta Abrégée de Füssen, t. XXXIV.
*«In partibus Armenie»* vita abrégée du Leiden, t.XXXV.
*«Ad auxtrum Armenie terra Hebrorum, in regione Persidis»* Pierre de Natali, t. XXXVIII.
*«confinio Persidis et Armenie situm ad austrum»* Gilles d'Orval, t. XLIV, c. 23.



18. Statue de Saint Chrysole de Comines.
Statue en bois du XIX[e] siècle, Comines.



## *La Ville :*

*Pestia* dans la vita c. 103, t. XXV.
*Phestia* dans la gesta, c. 6, t. XXII, l'abrégé de la gesta de Trèves, t XXXII, et Pierre de Natali t. XXXVIII.
*Pnestia* dans l'abrégé de la gesta de Reims .
*Penestia* dans Gilles d'Orval, c. 23, t.XLIV.

Les noms de villes ou de contrées de la même époque et des mêmes lieux que nous connaissons par ailleurs : Païtakaran, Philadelphie, Pagassakan, sont bien loin de la ressemblance souhaitée.

Plus digne d'intérêt est cette forteresse d'Arméno-Cilicie Servantikar (la roche de Servan) dont la ressemblance avec le nom de notre famille seigneuriale a été relevée par A. Berberian. Elle est citée comme forteresse de la famille des Héthoumiens. Or nous savons que dès le X[e] siècle sous la poussée des Turcs et des Turcomans, la plupart des seigneurs Arméniens ont abandonné leurs domaines pour en acquérir d'autres plus à l'ouest pour

finalement créer une nouvelle Arménie à un millier de kilomètres de la Grande Arménie. Est-ce que les Servan[tziantz] ont acquis ainsi cette citadelle stratégique et aprés l'avoir baptisée de leur nom, l'ont transmise à la famille des Héthoumiens après quelques alliances familiales ?

Encore plus intéressant est l'édification du monastère de Zarevan à Jérusalem hors -les-murs, cité au VII[e] siècle parmi les 70 couvents arméniens de Terre Sainte, qui est bien dans la tradition des seigneurs arméniens de posséder dans le haut lieu du Christianisme leur propre site de méditation et de prière.

En dehors des chroniques, de l'onomastique, de la toponymie, il y a des indices qui nous ont mis sur la voie et qui auraient dû inciter plus d'un à élucider l'origine de Servatius.



***La Noblesse d'origine*** Elle est signalée par Heriger de Lobbes dans la gesta des évêques de Tongres, Maastricht et Liège. Dans le chapitre 21, ce chroniqueur du X[e] siècle tire d'un texte qu'il aurait eu entre les mains la «Gesta Antiquiora» le passage suivant sur Servatius «noble de naissance et «noble d'éducation»[94].

Dans une long article, paru en 1919 Godefroi Kurth la qualifie de «formule banale», «expression toute faite» «éloges stéréotypés», comparables à ces clichés usités de nos jours tels que «bon époux, bon père, bon citoyen»[95]. L'éminent professeur de Liège , pris par l'ironie et le sarcasme, oublie que Hériger est un chroniqueur sérieux et prudent, et que sur les 21 évêques du diocèse dont il dresse la biographie, un seul est qualifié de noble en dehors de Servatius, alors que dans une période de réveil spirituel, la vocation mystique était très fréquente dans cette classe de la société. Si on fait mention de la noblesse de Servatius c'est qu'elle était de haute lignée, comme ces Servan[tziantz] d'Arménie.

***La Langue Maternelle*** Nous donnons le passage interessant de Gilles d'Orval du XIII[e] siècle :

> «Le Saint Esprit a fait un grand miracle, alors que la parole de Dieu était énoncée dans la langue maternelle (de Saint Servatius), soit pour la célébration divine, soit pour la prédication apostolique, après le don du Saint Esprit tous les peuples l'entendaient, chacun dans sa langue. Or, comme on parlait des affaires séculières, ni lui ne pouvait plus comprendre le peuple, ni le peuple ne le comprenait plus sans un intermédiaire»[96].

Quelle était donc cette langue maternelle qu'on ne comprenait pas ? Il ne pouvait s'agir du grec, du latin, de l'hébreux que les prêtres ou les moines connaissaient ou pratiquaient. Alors pourquoi pas l'Arménien ?





19. L'Arménie du I[er] au IV[ème] siècles.
***Atlas Arménien**, Erevan, 1961, p. 104.*

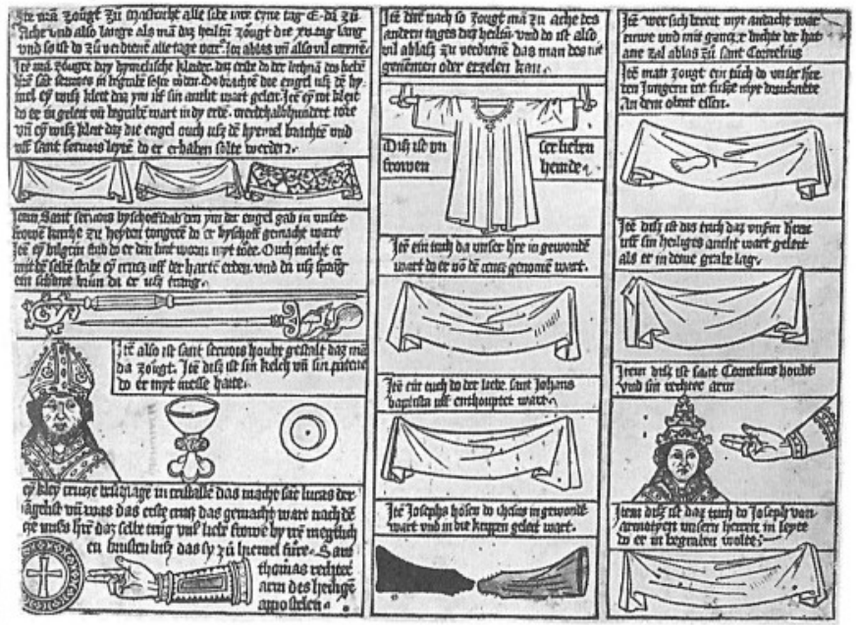
***Le Jeûne rigoureux*** Joint à une abstinence toute aussi sévère, il a été relaté par la plupart de ses chroniqueurs. C'est aussi,l'un des traits du comportement du chrétien arménien qui a été relevé par plus d'un.

Une expression trés usitée au Moyen Age et jusqu'aux temps modernes : «jeûner à l'arménienne» est passeé dans le langage courant de maints-voyageurs et explorateurs, que j'ai souvent rencontrée dans mes lectures.

Ce comportement identique n'aurait été qu'une coïncidence curieuse et n'aurait pas mérité d'être rélevé si à l'époque de Servatius, un christianisme pur et dur ne s'était créé en Arménie, qui devait avoir des conséquences sur tout l'Empire Romain.

Sous l'impulsion d'Eustathe de Sébaste et d'une véritable secte, les Eustathiens, il prônait ce qu'on a appelé un «ascètisme eusthatien»[97] rigoureux qui influença à un moment Saint Basile, ses écrits[98], et sa famille. Servatius n'aurait-il pas, lui-aussi, subi l'influence d'un lointain compatriote ?





20. Incunable allemand réprésentant l'ensemble des attributs de Saint Servatius depuis son départ d'Arménie, jusqu'aux linceuils apportés par des anges. Middenrigen (1468) (?), Bibliothèque Nationale de Munich, n° 118308.

# 6

## *Servatius*

## Importance de l'action des notables de Maastricht



Il suffit de regarder une carte de la région rhénane pour se rendre compte qu'une province telle que le Limbourg et sa capitale Maastricht ont eu une situation précaire, durant des siècles. Placées sur un axe de pénétration facile, la Meuse, ouvertes à toutes les invasions, comment ont ils pu survivre ?

On peut répondre sans hésiter : grâce à une collégiale de dirigeants écclésiastiques qui, ici, durant seize siècles ont fait d'une théocratie, une parfaite réussite.

Unis dans la vénération de leur premier évêque, l'exaltant, tendant à en faire l'égal de Saint Pierre tant par la bénédiction reçue de Dieu que par l'attribut : cette clé qu'il aurait reçue et qui le fait reconnaître entre tous les saints.

Unis dans la construction, et la préservation de sa demeure terrestre devenue, de chapelle funéraire en planches, sanctuaire magistral, abbaye, puis basilique.

Dans leur livre consacré à la construction des églises pré-romanes, Friedrich Oswald, Léo Schaefer, Hans Rudolf Sennhauser donnaient les différentes



phases de l'édification de la basilique de Saint Servatius à Maastricht.

380 : «Cella Memoriae», en bois.
580 Monulphus «Templum Magnum».
IX[e] siècle : Apparition des caractèristiques de l'abbaye.
1039 : Consécration de l'Eglise
XV[e] siècle : Reconstruction de la voûte.
1812 : Suppression de la crypte.
1858.82 : «Restauration énergique».
1881 Redécouverte de la crypte[99].

Deux dates manquent ici :

1981 : début officiel des travaux de restauration de l'Eglise avec achévement officiel en 1990.

Et surtout découverte inattendue des fondations d'une église datant du VIII[e] siècle[100], ce qui amena R. de la Haye à dresser cinq périodes pour la construction de l'église[101].

Des ecclésiastiques constructeurs vont aussi braver avec courage et habileté toutes les adversités. Lors de l'invasion des hordes barbares : Vandales, Huns, Normands, ils vont soit détourner les flots qui vont détruire d'autres sites, soit limiter ou réparer rapidement les dégats subis.

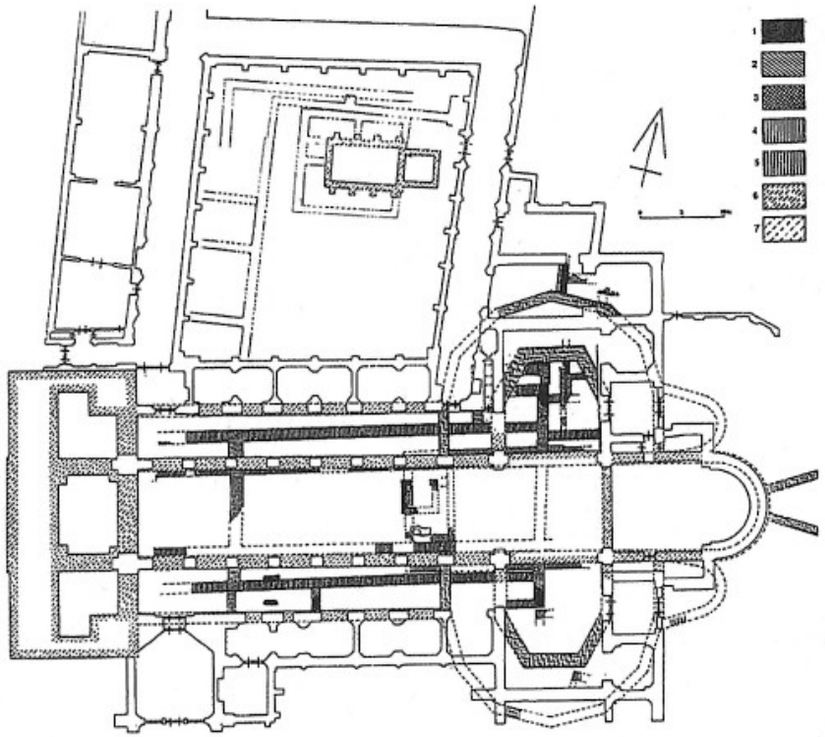


**Figure 3.**
Plan de l'église de Saint-Servais, avec les résultats des fouilles. Légende :
1 = Période I.
2 = Période II/IIa (fondations en partie démolies).
3 = Période II/IIa (murs).
4 = Période III/IIIa (fondations en partie démolies).
5 = Période III/IIIa (murs).
6 = Période IV (fondations).
7 = Parties de l'église actuelle, dont les fondations et une grande partie des murs peuvent appartenir à la plus ancienne phase de la Période IV.
(dessin G. Veldman, Services archéologiques de la ville de Maastricht).

22. Plan de l'église de Maastricht.
D'aprés R. de la Haye, Panhuysen, in Léodium, vol. 78, 1993.



Au XIII[e] siècle, conscients de l'importance stratégique de leur cité et des convoitises qu'elle pouvait susciter, ils construisirent des remparts qui impressionneront durant un demi-millénaire les plus grands capitaines de l'histoire.

Ce qui n'empêchera pas lesac de la ville par les Espagnols en 1574 et son occupation par les troupes de Louis XIV en 1673, laissant jusqu'à ce jour des traces indélébiles.

Au tout début du XII[e] siècle partagé entre l'autorité des évêques de Liège et des ducs de Brabant, leur situation aurait pu être tragique, s'ils n'avaient usé de mille moyens pour éviter toutes les sources de conflit. Doter le Dinghuis, cette cour de justice du XVI[e] siècle d'un double escalier pour ménager la susceptiblité des deux tenants du pouvoir, il faut y penser et «le faire» !

Regardons encore une fois une carte, celle dessinée par la conférence de Vienne , il y a près de deux siècles. Le Limbourg ? C'est un appendice bien mince. Comme toutes les excroissances, il est source de tellement de complications qu'on a tendance à le couper. Ici il a été tellement source de bienfaits

que les deux pays frontaliers, l'Allemagne et la Belgique, l'ont ménagé.

Les autorités civiles et religieuses n'ont bien souvent joué qu'un rôle figuratif. Leur grandeur a été de laisser faire et d'encourager les véritables animateurs qui, de leur côté, ont fui les hommages et ont su galvaniser la foule sur de grands projets toujours placés sous le patronage tutélaire de Servatius.

Durant tout le XX[e] siècle de nombreuses recherches ont été réalisées sur la personnalité de Servatius d'où émergent celles de G. Kurth en Belgique, de F. Wilhelm en Allemagne et de P.C. Boeren aux Pays-Bas.

Mathias Zender a relevé l'étendue de la vénération du saint, dans toute l'Europe Septentrionale.

Les études sur Henrik van Veldeke, qui au XIIe siècle se distingua comme le I[er] auteur en langue néerlandaise en écrivant la ***légende de Servaas,*** ont eu un énorme retentissement. Considérant ce minnesänger comme un représentant de la littérature allemande ancienne, les Allemands l'ont particulièrement étudié.



Théodore Frings[102] signale, qu'il a travaillé plus de 40 ans de sa vie, étudiant le texte de la légende, ligne par ligne.

Ruth Klappenbuch travaille sur un dictionnaire concernant Servatius.

Mais ce sont des maastrichtois qui ont réussi à intéresser un vaste public par une action coordonnée d'équipe.

- Des études sur la liturgie par J.M.B. Tagage et R. de la Haye

- L'aménagement du trésor avec les reliques «les Servatiana» par S. Tagage complété par un livre de A. M. Koldeveij, *Der gude sente Servas.*

L'équipe ne s'en tient pas là. Dès la fin des cérémonies commémorant le 1600[e] anniversaire de la mort de Servatius, dès la fin de la visite du pape, elle se lance dans la restauration sur de nouvelles bases, des travaux réalisés pas Cuypers, un siècle plus tôt et en profite pour réaliser des recherches archéologiques.

Il faut lire le rapport de Régis de la Haye sur cette «restauration mémorable», le grand intérêt populaire provoqué» par un bulletin bimestriel «de Sint Servaas», le «prevenemint» ce grand festin populaire sur la place du Vrijthof jouxtant la basilique. Cet effort aboutissant à une moisson de données exceptionnelles : vestiges d'une ancienne église accréditant le croyance d'une intervention de Charles Martel pour sa réalisation, découverte de la sépulture du grand prévôt Humbert en 1986. Et R. de la Haye de conclure :

> «L'église de Saint Servais à Maastricht, désormais remarquablement documentée, se profile de plus en plus comme un des sanctuaires majeurs de toute la région entre Rhin et Meuse ; son importance, tant pour l'histoire inter-régionale que pour l'histoire de l'art et l'histoire de l'église, est capitale.»[103].



*7*

## ***Servatius :***
## Importance de ses choix de vie



23. Séjour de Saint Servatius à Jérusalem.
Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert I, Cabinet des Estampes, ms. 18972.

Il nous reste à imaginer le périple de notre jeune Servan...tius [tziantz].

Il naît au début du IV^e^, en Arménie, dans une famille noble, célèbre jusqu'à nos jours, dont les terres étaient situées aux confins de la Perse.

Plusieures voies s'offrent à notre jeune seigneur.

*Va-t-il choisir le métier des armes ?*

Augmenter le domaine de ses ancêtres s'étendant jusqu'à la mer Caspienne ?

Défendre simplement cet acquis : surveiller ses frontières naturelles ce qui n'est déjà pas une mince tâche :

Au Nord, le fleuve Cyrus, derrière lequel les hordes asiatiques s'amassent menaçantes et qui vont, un jour, déferler par vagues successives et massives : Huns, Khazars, Mongols, Turcs et Turcomans aussi impitoyables les uns que les autres.

Au Sud, la chaîne des Monts Caspiens réputés infranchissables mais qui sont percés de deux défilés étroits que les Grecs vont appeler Pylae Armenium et Pylae Caspienium. Ces portes qu'il faut garder, jour et nuit, pour empêcher les troupes iraniennes de déboucher dans une plaine fertile.



*Va-t-il devenir un administrateur, gérant ses vastes domaines ?*

Les enrichissant par des productions agricoles, artisanales et minières réputées dans le monde entier aux dires du Grec Strabon (au I^er^ siècle avant J.C.) et des Géographes Arabes (un millénaire plus tard).

Bâtissant comme ses ancêtres, ses frères et ses successeurs ces multiples villes et forteresses qui portent son nom.

*Va-t-il s'adonner à une vie de loisir et d'oisiveté ?*

Comme d'autres seigneurs de son âge. L'historien romain Tacite n'a-t-il pas écrit, 200 ans avant sa naissance, que «la pratique de la chasse et les festins» étaient l'occupation majeure des Arméniens. A un point tel que ceux-ci avaient choisi un moment pour souverain, un étranger qui avait adopté leurs mœurs :

> «A cette époque, ils (les Arméniens) n'avaient pas de roi, depuis l'éloignement de Vononès ; mais les faveurs de la nation penchaient vers Zénon, fils de Polémon le roi du Pont, parce que ce prince, en

imitant depuis son enfance les usages et le genre de vie des Arméniens, par la pratique de la chasse, des festins et des autres coutumes chères aux barbares, s'était attaché les grands et la plèbe.»[104]

Pourquoi ne pas se livrer aux joies cynégétiques dans une province qui avait fait connaître le tigre aux Romains[105] et qui était si giboyeuse que d'après Xénophon, le Grand Cyrus venait y chasser en compagnie des enfants du roi d'Arménie[106].

Mais voilà, par miracle tous ces débouchés se ferment à jamais devant le jeune Servatius : l'Arménie, depuis la moitié du III[e] siècle, est en pleine effervescence spirituelle.

Une religion nouvelle a inondé toute une nation. Fini le Panthéon dont l'Arménie était si fière, finis les dieux de bois, de pierre, de bronze et même d'or massif, comme cette déesse Anahit d'Achtichat, objet de l'émerveillement, de la convoitise des soldats de Lucullus.

Saint Grégoire a illuminé tout un pays, d'une foi ardente et possessive. En 301 ap. J.C., l'Arménie est devenue le premier Etat à adopter le christianisme comme religion officielle. Notre Servantziantz, né à cette époque, sur de tels fonts baptismaux est conquis, probablement très jeune, par cette grâce.






24.Plan de la vieille ville de Jérusalem, d'après le Journal «le Monde».

*Va-t-il comme ces centaines de saints Arméniens* des calendriers orthodoxes, catholiques, coptes, éthiopiens, etc..., aspirer au martyre, briser les idoles comme Polyeucte[107], devenu tout un symbole en Occident grâce à Corneille.

*Va-t-il devenir un grand théologien ?*

*Non ! toute ces voies qui encore une fois* naturellement s'offrent à un jeune converti, ne peuvent être empruntées par un Servatius. Lui, a choisi un plus long parcours.
Il quitte son père, sa mère, l'Arménie pour aller à Jérusalem, là où Jésus-Christ a été crucifié. Il y reçoit complément d'éducation et d'inspiration religieuse. A-t-il rencontré en ces lieux, au Moyen Orient, Athanase d'Alexandrie, ou en Europe bien plus tard lors de son exil ? Ce qui est certain c'est que le Père de l'Eglise a exercé une profonde influence sur lui.



*Va-t-il rester en ces lieux*, fonder un monastère comme tout ces seigneurs Arméniens qui ont couvert la Terre Sainte de leurs couvents... plus de 70 répertoriés au VII[e] siècle[108], et investir durablement ces deux postes symboliques : Bethléem (et la Nativité), Jérusalem (et le Saint Sépulcre).

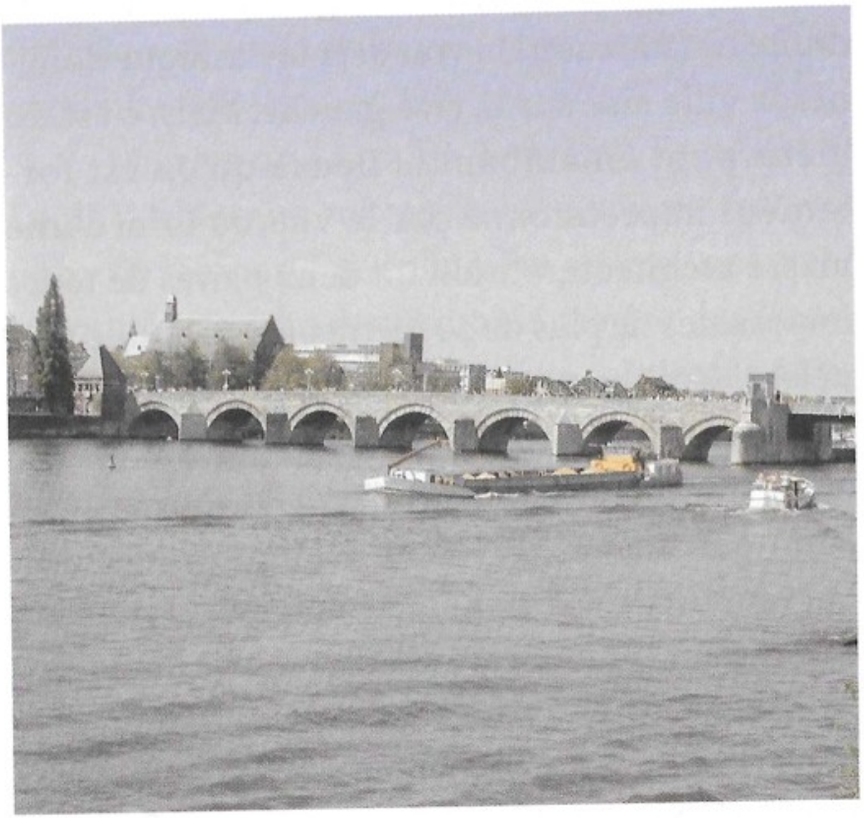
*Non ! Cela va être dévolu à d'autres* membres de sa famille qui vont construire le monastère de Zervan, à Jérusalem-hors-les-murs. Servatius ne peut se borner à rester contemplatif, même dans la Cité de Dieu. C'est la Jérusalem Céleste qui l'attire. Il veut évangéliser face au paganisme, consolider la foi face à ses dérives, en particulier cette hérésie menaçante qu'est l'arianisme. Il va aller plus loin, bien plus loin, à des milliers de kilomètres de son Arménie natale, en Europe du Nord, en Belgique à Tongres et pour finir aux Pays-Bas, à Maastricht.

Aurait-il pu imaginer, qu'au XIX[e] siècle, l'architecte P.J.H. Cuypers allait proposer à tout chrétien un parcours dont il aurait été le guide suprême, il y a donc 1500 ans. Sur le sol du parvis du Portail Royal-Bergportaal de la Servaas Basiliek était scellée une mosaïque représentant un labyrinthe avec au centre la Jérusalem Céleste. En partant de ces quatre angles où figurent quatre capitales prestigieuses et hautement symboliques: Constantinople, Aix-la-Chapelle, Jérusalem et Rome, on se perd dans un dédale inextricable. Seule mène à la cité divine la voie médiane tracée par Saint Servatius.



# 8

## ***Maastricht :***
## Hommage à la cité



25. Pont Saint Servatius, enjambant la Meuse.

Nous-mêmes, avons commencé notre périple par cette ville. Nous avons évoqué le renom qui s'attache à son passé, son présent, (et à son futur). Il est normal de conclure par cette cité en prenant un contact physique avec elle. Pour cela, il faut aller à pied de la gare jusqu'à la rive droite de la Meuse. On voit déjà la Basilique dominer la ville sise sur la rive gauche. Mais, c'est du vieux pont enjambant le fleuve qu'on est fortement impressionné par la vue, au loin, d'une masse architecturale alliant deux paires de tours imposantes de plus de 50 mètres, à une abside rappelant étrangement des motifs de l'architecture arménienne médiévale.

Toutes les artères évoquent les souvenirs du saint patron. On traverse La Meuse sur le Sint Servaas Brug (le pont de Saint Servatius) on marche sur la Sint Servaas Boleverk (le boulevard Saint Servatius). Partout les plaques indiquent la direction du haut lieu et, enfin, la Sint Servaas Basiliek. On prend un premier contact avec une annexe et ses vieilles reliques, des attributs du saint, des tissus anciens aux motifs orientaux. Puis on pénètre dans une église aux voûtes imposantes.



Mais la partie la plus émouvante, c'est la crypte où est enterré Servatius, au plus profond des entrailles de la terre, près des fondations pour se faire oublier et s'humilier sous le poids de tant de vénération et de popularité.

A ses côtés, l'entourant et comme pour profiter de son aura, de sa grâce, les tombes de personnalités célèbres en leur temps :

Charles de Lorraine, le prévôt Humbert et Louis V, le dernier roi carolingien, soumettant son pouvoir temporel et éphémère au rayonnement spirituel pérenne du véritable maître des lieux. On comprend, ô combien, que sa sainteté le pape soit venue se recueillir en ces lieux. Sur la place du Vrijthof (en réalité la grande entrée) on remarque la statue du troubadour Henrik van Veldeke qui, au début du XIII[e] siècle, a écrit la *Sint Servaas Legende* poème épique sur Saint Servatius, devenant pour les Hollandais le père de leur littérature.

Après s'être recueilli dans la basilique en laissant son intérieur baigner dans une foi mystique, il faut retourner en ces lieux, le 13 Mai, jour dédié universellement au saint patron, pour voir

cette fois toute une population vouée à son souvenir. En une longue procession de plusieurs centaines de mètres on voit toute une ville marcher, solennelle et grave. Corporation par corporation, association par association. Les habits de chaque groupe d'une originalité rare tant par leur coupe que par l'harmonie et la diversité de leurs couleurs montrent que Maastricht était une ville renommée pour la qualité de ses draps. On peut dire qu'ici étaient pleinement réalisées les conditions requises pour être reçu dans la confrérie des marchands et maîtres drapiers : «Savoir réaliser un chef-d'œuvre sur les quatre étoffes les plus réputées : le velours plein, le satin plein, le damas, le brocart d'or ou d'argent.» Orchestres, fanfares, chœurs de chaque quartier, de chaque bourgade périphérique, de chaque institution se succèdent par dizaines jouant, chantant devant le buste en vermeil de Servatius, que des notables dûment choisis portent une fois l'an jusqu'au terminal de la procession, à la basilique Notre-Dame. Lentement les groupes entrent et emplissent le haut lieu. Toute cette assemblée, où riches et pauvres, érudits et incultes se côtoient est debout, serrée écoutant recueillie le prêtre et ses diacres





26. Cénotaphe de Saint Servatius dans le crypte de la Basilique de Maasricht.

dévoués. Brusquement, la foule entonne le chant à la gloire de Servatius. C'est, à une véritable explosion de ferveur longtemps contenue qu'on assiste alors. Les visages rayonnent tournés vers le ciel et à pleins poumons le chœur clame :

1.
«O saint Servais,
protecteur de Maastricht
conservez dans cette contrée
le salut fondé par vous.

2.
Le Christ l'appelle d'un pays lointain
pour aller à Tongres,
l'ange de Dieu lui donne de l'autel
la crosse entre les mains. (...)»[109]

Que devait être l'ambiance au Moyen Age ? On s'en fait quelque idée en lisant les 40 pages remarquables de Régis de la Haye[110] consacrées à la Liturgie de Servatius, depuis le Haut Moyen Age. Parmi les manuscrits pieusement conservés dans les archives du chapitre de Saint Servais et dont



les textes remontent au X[e] siècle, nous donnons la traduction française de l'hymne en latin dédié au Saint Servatius "Die eerste Nederlandse Bistchop in Historie en Legende"[111] (le premier évêque Néerlandais en Histoire et en Légende).

«D'une voix solennelle chantons cet hymne
Pour louer l'évêque Servatius !
Lequel est né de la parenté humaine du Christ
Réjouissons-nous,
D'Arménie
Le Christ l'a envoyé
A Tongres,
Un ange l'a amené
Pour Prêcher...»[112]

Avec quel succès!
Ce livre en donne un aperçu, bien succinct.

# 9

## *Annexe :*

Chronologie des écrits sur Saint Servatius.



27. Procession d'enfants de Maastricht le 13 Mai.

## *Ecrits sur saint Servatius classés selon la date de rédaction et la source utilisée.*

*I- Les sources contemporaines :*

346 Pseudo-Concile de Cologne

347 Concile de Sardique.

355 Concile de Rome.

<355> Athanase d'Alexandrie :

*Apologie à l'empereur Constance.*

*Contre les Ariens.*

359 Concile de Rimini.

<400> Sulpice Sévère, *Historia Sacra.*

*II- Grégoire de Tours et sa tradition :*

<570>Venance Fortunat, *Epitaphe.*

>573 Grégoire de Tours :

*De Gloria Confessorum,* (t.IX)

*Histoira Francorum,* (t. X)



*Utilisation du texte de Grégoire de Tours :

fin VI^e^ *Martyrologe* Héronimien

> 594 *Historia Francorum Epitomata* (t. XI).

<780> *Vita Antiquissima.*

784 Paul Diacre, *Gesta Episcoporum Mettensium.*

IX^e^ *Vita Antiquiora*

<810> Candide Wizo, *Sermon.*

<840> Florus de Lyon, *Martyrologe*

<850> Adon de Vienne, *Martyrologe*

<855> Raban Maure, *Martyrologe*

<860> Usuard, *Martyrologe*

<910> Notker le bégue, *Martyrologe*

<910> Radbonus d'Utrecht, *Sermonus.*

X^e^ siècle, Liturgie grégorienne pour la fête du 13 mai.

<980> Hériger de Lobbes, *Gesta Episcoporum Trungrensim, Traiectensium, et Léodiensium*

<1010> Thietmar de Mersbourg, *Chronica*

<1120> *Gesta Episcoporum Mettensem.*

<1130> Burcardus de Halle, *Chonica Ecclesiae Wimpinensis.*

<1150> *Gesta Espiscoporum Treverorum.*

<1130> *Historiae Francorum Steinveldenses.*

## *III- Jocundus et la tradition populaire :*

<1010> Ecrits d'Alagrecus : perdus !

1049 Actes du concile de Mayence : perdus !

1066.1088 Jocundus :

*Vita Sancti Servatii.*

*Miracula Sancti Servatii.*

*Additamentum*, [sur la diète de 1087].

* Version abrégée du texte de Jocundus :

1/ Texte A : ms. 1138/46 de Trèves, déb. XII^e^s.

2/ Texte B : ms. 5 des Bollandistes, fin XII^e^s.

3/ Texte C : ms. 260 de Liége, XII^e^s.

4/ Texte G : recomposition sous forme d'une *Gesta Sancti Servatii*, tradtion plus complexe, trois familles de manuscrits :

a) bavaroise,

b) néerlandaise,

c) franco-belge.






28. Orchestre participant à la procesion du 13 mai.

*Utilisation du texte de Jocundus :

<1100> Berthaire de Verdun, *Gesta Episcoporum Virdunnensium.*

XI[e] *Vita Lupi Trecensis.*

1111 Sigebert de Gembloux, *Chronique.*

<1165> *Vita Karoli Magni*

<1170> Henrik van Veldeke, *Sint Serveas Legende*

Versions en différents langues :

1/ néerlandais

2/ flamand

<1175> Gobert de Laon, *Vita metrica sancti Servatii.*

XII[e] *Vies anonymes.*

<1200> *Roman d'Aquin.*

<1230> Gilles d'Orval, *Gesta pontificium Léondiensium.*

<1250> Jacques de Voragine, *La Légende dorée.*

>1260 Abrégé de la Gesta de Gilles d'Orval.

<1300> Jacques de Maerland, *Spieghel Historiael.*

<1330> Pierre de Clausia, *De Sancti Servatii.*

<1340> Jean d'Outremeuse :

*Ly myreur des histoirs.*

*La geste de Liège.*

<1370> Pierre de Natali, *Catalogus sanctorum.*

XV[e] siècles *Vies anonymes.*



<1450> Denis van Rychel, *Sermo unus de vita et excellentiis S. Servatijs espiscopi.*

1461 Barthélemy de Tongres, *Vita Sancti Seruacii.*

<1490> Werner Rolevink, *Legenda Sancti Servati.*

<1594> Francis Harae, *De s. Servatio .*

XVI[e] *Comedia de historia divi Servatij.*

1604 Wilhem Fexhius, *Historia Sancti Servatij patroni.*

1608 Jean Halin, *La vie et miraclede Monsieur St. Servais.*

1635 J. Stalpart van der Wiele, *Sinte Servatius.*

1649 *Servatius Octavianus, sive Tungrensis : drama Sacrum.*

*Sigles :*

<1000> : Vers 1000

> Après 1000

< Avant 1000

Lorsque le nom n'est pas précisé, l'œuvre est anonyme.

## Notes :

1- Le Monde du 23/11/01, supplément l'Euro.

2- Le Monde du 28/10/00.

3- Article Maastricht, à paraître dans la *Topographie Chrétienne,* volume de la Germanie Seconde.

4- Idem.

5- 25 Juin 1673 D'Artagnan au siège de Maastricht, R. de la Haye, in *L'Echo des Polders*, n°21, printemps-avril, 1988, p. 17.20.

6- *Relation de la Compagnie de Maastricht en 1748*, G.D. Franquiret, Nancy.

7- Idem.

8- *De Maasgouw*, 1884, p. 219.20.

9- *De Maasgouw*, 1887, P.158.

10- *De Glorie Miraculorum*, Grégoire de Tours, c. 72, t. IX.

11- *Annales de Fontenelle*, M.G.H., S.S., II, p.285.6.

12- *Räume une Schichten Mittelalterlicher Heiligenverehrung In Ihrer Bedeutung für Die Volkskunde,* Mathias Zender, Cologne, 1973, p. 81.

13- *Topographie Chrétienne*, article Maastricht.

14- *Aiquin, ou la conquête de la Bretagne par le Roi Charlemagne,* édité par Francis Jacques, Senefiance n° 8, Publication de l'Université de Provence, 1979.

15- *Annales de Lobbes*, M.G.H., S.S., XIII, p.234, aussi, M.G.H., S.S., VI, p. 625.

16-*L'Annaliste Saxon*, M.G.H., S.S., VI, p.651.
17- *Chronique, Herimann,* M.G.H., S.S., V, p123.
18- *Chronique,* Herimann, M.G.H., S.S., V, p.125 sq.
19-*Annales* de Berthold, M.G.H., S.S., V, p. 272, aussi, M.G.H., S.S., V, p.172.
20- *Diplomata*, M. G.H., II, 3.
21- *Diplomata,* M. G.H., VIII, n° 9.
22-*Diplomata,* M. G.H., IX, n° 49.
23-*Diplomata,* M. G.H., X, 3, n°108 et 171.
24- *Annales de Quedlinbourg*, M.G.H., S.S., III, année 947.
25- Saint Servatius, évêque de Tongres, patron de saint Servan, Abbé. L. Campion, in *Annales de Bretagne*, 1904 et 1906, p.338.
26- *Geste des évêques de Liège*, Gilles d'Orval, M.G.H., S.S., XXV, p. 93.
27- L. Campion, p. 338.
28- *Jocundus, biographe de Saint Servais*, Boeren, La Haye, 1972, p 94.
29- L. Campion, p. 593
30- Voir au chapitre 5.
31- M. Zender, cf. n.12.
32- cf. n. 14.
33- M. Zender, p. 61.74.
34- L. Campion, p.277.
35- P.C. Boeren, p. 19.



36- L. Campion, p.352.
Toutes nos recherches sur l'œuvre de Saint Hilaire n'ont permis d'identifier le passage dans lequel il parle de Servatius. Aucun historien de l'Eglise ne parle de leur amitié. Les contemporains de ces deux saints sont tout aussi muets. Sur ce point, la documentation de l'abbé Campion semble défaillante.

37- *Bibliographie Universelle*, Michaud, Paris 1843, vol. II.
38- Idem.
39-*Bibliographie Universelle*, Michaud, Paris 1843, vol. XL.
40- *Historia Sacra*, II, XLIV, 1, t. VII.
41- *Bibliographie Universelle*, Michaud, Paris 1843, vol. XL.
42- *Bibliographie Universelle*, Michaud, Paris 1843, vol. II.
43- Mansi III, c. 38.
44- Mansi, III, c. 229.
45- Mansi, III, 313.
46-Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, II,5, t. X.
47- Idem.
48- Idem.
49-*De Gloria.*, c. 72.
50- Idem.
51- *Dictionnaire de Théologie Catholique*, A. Vacant et E Mangenot, t. I, Paris 1909, 1779 sqq.
52- Le premier empereur romain a été baptisé par un arien. Nous sommes surpris qu'un fait d'une telle importance soit

si peu mis en évidence.

53- Mansi, III, c. 229.

54- *Apologie de Saint Athanase Archévêque d'Alexandrie à L'empereur Constance*, 605, C9, t.V.

55- *Historia Sacra*, II, XLIV, 1. t.VII.

56- Idem, II, XLIV, 3.

57-*Veber das deben und die Lebre des Ulfila*,Waitz, Hanovre 1840, p. 10

58- *La Germanie*, Tacite, III.

59- *Bibliographie Universelle*, Michaud, Paris 1843, vol. II.

60- cf. n°51.

61- *Guide Bleu*, Allemagne, Hachette, 1972, p. 994.

62- Saint Servatius défenseur de l'Orthodoxie, L. Simenon, in *Revue Ecclésiastique de Liége*, XIX, 1928, p. 339 sqq.

63- *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours, II,5, t. X.

64- *Geste des évêques de Tongres, Maastricht et Liège*, Hériger de Lobbes, M.G.H., S.S., p. 172, t. XIII.

65- Idem.

66-Idem.

67-*Geste des évêques de Lièges*, Gilles d'Orval, M.G.H., S.S., XXV, c. 18, p. 19, t.XLIII.

68-Id. ch. 23, t. XLIV.

69- I Corinthiens XII, 1 à 11.

70- Actes des Apôtres, II, 2.4.

71- cf. n. 67.



72- *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours, II, 5, t. X.

73- Idem.

74- *La gloire des Confesseurs,* Grégoire de Tours, c.72, t.IX.

75- Tel est le sens du sous titre de son livre.

76- Hériger, c. 20, t. XIII.

77- P.C. Boeren, p. 57.

78- *Vita Sancti Servatii*, Jodundus, c. 7, t. XXI.

79- Idem.

80- *Histoire du peuple Arménien*, Jacques de Morgan, Paris, 1919, rée. 1981, p. 239.

81- M. Zender, p.62.

82- F. Wilhelm, p.XXV et XXX.

83- P. C. Boeren, p. 58.

84- *A.B.*, XVI, 1897, repris dans *Les Franques*, vol. I, c. XIV, 1919, p. 140.159.

85-*Histoire de Vartan,* Elisée Vartabet, trad. en arménien moderne par Y. Der Minassian, Yerevan, 1958, c. V., p 92.

86-*Enquête*, Hérodote, VII, 228.

87-Elisée, c. V.

88-Elisée, c.VI, p. 108.

89-*Histoire d'Arménie*, Lazare de Pharbe, c. XXXVI., édition avec traduction en regard en arménien moderne de P. Ouloupapian, Yerevan, 1982, c. XXXVI, p. 170.

90-*Dictionnaire des noms propres*, H. Adjarian, t. IV, Erevan (en Arménien).

91- Mon propre nom de famille a été enregistré sous des formes diverses, par différentes administrations : Chahigian, Khayiguian, Kaïkian, Haïkian se rapprochant le plus de la prononciation arménienne. J'ai adopté cette dernière forme pour la présente édition.

92- Tome IX, Paris, 1759.

93- Cette seconde numérotation correspond au classement des textes les plus significatifs pour l'étude historique de Saint Servatius traduit dans notre seconde édition.

94- Hériger, c. 21, t. XIV.

95- G. Kurth, cf. n. 84.

96- Gilles d'Orval, c. 18, t. XLIII.

97-*Eustathius van Sebaste*, Loofs, Halle, 1898.

98-*Histoire Ecclésiastique*, Sozomène, III, 14, 31.

99-Vorromanichen Kirchenbauten, Münich, 1990. Prestel Verley.

100- Article Maastricht, à paraître dans la *Topographie Chrétienne.*

101-La restauration de l'Eglise de Saint. Servais à Maastricht, in *Léodium,* t. 78, Juillet-Décembre 1993.

102-Henrik van Veldeke, des Prolog und die Epiloge des Servatius, Théodore Frings, Halle, 1948.

103- cf. n° 101, p. 40

104-*Annales*, Tacite, II,56,2.

105-*De Lingua Latina*,Varron, 100.



106-*Cyropédie*, Xénophon, III,1.

107-Polyeucte, tragédie chrétienne, in *Théatre complet de Corneille*, éd. de Maurice Rat, 1942, Garnier Frères, p. 1 sqq.

108-Athanase Vartabet list of Armenian monasteries in VII$^{th}$ century Jerusalem, A.K. Sandjian in *Le Muséon*, LXXXII, 3/4, 1969, p. 276 sqq.

109- Aimable traduction du Néerlandais de R. de la Haye.

110- Het middeleeuws officie van het hoogfeest van Sint Servatius te Maastricht, Régis de la Haye, in *Publication de la Société Historique et Achéologique dans le Limbourg*, CXXXIII, 1997, p. 93.140.

111-B.H.M. Vlekke, Nijmegen, 1935.

112-Traduction de M. Yevadian.

## *Table des Matières :*


1 Maastricht :
Importance du Site. 7

2. Servatius :
Importance de la vénération. 23

3. Servatius :
Indigence des sources biographiques. 43

4. Servatius :
Importance de son action spirituelle. 55

5 Servatius :
Importance de sa naissance en Arménie 91

6. Servatius :
Importance de l'action des notables de Maastricht 119

7. Servatius :
Importance de ses choix de vie. 127

8. Maastricht :
Eloge de la cité 133

9. Annexe. 143

10. Notes. 151

11. Table des matières. 159

Achevé d'imprimer en Mai 2002
sur les presses de
HORIZON
GROUPE
Parc d'activités de la plaine de Jouques
200, avenue de Coulin
13420 Gémenos

N° d'imprimeur : 0204-135



Laudes du X^e siècle

« D'une voix solennelle chantons cet hymne
Pour louer l'évêque Servatius !
Lequel est né de la parenté humaine du Christ
Réjouissons-nous,
D'Arménie
Le Christ l'a envoyé
A Tongres,
Un ange l'a amené
Pour Prêcher... »